

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 70

MONTREAL, 22 AOUT 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LA PLUS BELLE FEMME DE NEW-YORK : MADAME NORMAN WHITEHOUSE

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION  
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance  
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Le télégraphe nous signale plusieurs lueurs de mauvais augure.

C'est d'abord le Vésuve, qui semble vouloir se fâcher tout rouge, et menace déjà d'engloutir des villages sous des flots de lave. Il s'avance même encore du côté de Pompéi, ce qui est de fort mauvais goût, puisqu'il a détruit cette ville, il y a deux mille ans, et que les modernes ont pu à grand'peine en déblayer quelques restes.

On ne frappe pas un ennemi mort.

D'aucuns disent que le fameux volcan n'a pas l'intention de faire beaucoup de mal, et qu'il désire s'en tenir tout simplement à une manifestation de joie, à l'occasion de l'avènement de Pie X, dont la devise serait "ignis ardens", feu ardent ; mais, il faut toujours se défier des volcans.

Une lueur bien plus grande et bien plus sinistre colore l'horizon de l'Europe orientale, où la Bulgarie est en feu et menace de provoquer une conflagration générale.

On dit aussi que l'Ours du Nord, la Russie, menace la Turquie, et qu'une guerre pourrait bien éclater, un de ces quatre matins, entre ces deux puissances, ce qui n'aurait rien d'étonnant.

L'homme malade, comme on désigne souvent la Turquie, est un danger perpétuel pour le vieux monde, et, si malade qu'il puisse être, il n'en est pas moins dangereux. L'armée turque n'est pas à dédaigner, les Russes le savent bien ; le soldat turc est brave et vaillant, soutenu qu'il est par une force, sa religion. Le soldat russe puise aussi une grande partie de son endurance et de sa bravoure dans son attachement à ses croyances religieuses, et c'est pourquoi une guerre entre ces braves est toujours longue et difficile.

On devrait cependant bien en finir une bonne fois avec ces Asiatiques, qui ne sont pas à leur place en Europe. Un grand écrivain a dit que les Turcs n'étaient que campés en Europe, mais ce campement dur depuis 1453, et il serait temps de les faire déguerpir.

Mais la chose n'est pas facile, et chaque fois que la Turquie est en conflit avec la Russie, tous les peuples s'en mêlent et empêchent le Tsar d'aller coucher à Constantinople.

Plus loin encore, c'est le Japon et la Russie, qui se regardent comme des chiens de mauvaise humeur et se montrent les dents.

Les affaires vont trop bien depuis quelque temps, le commerce est trop florissant, l'industrie prospère trop, et les hommes semblent éprouver le besoin de se déchirer en trop.

Je ne parle pas de la Chine, où tout va mal d'un bout de l'année à l'autre, depuis l'avènement du monstre enjuponné qui la gouverne.

◆◆ Si vous avez un petit chien, ne l'embrassez jamais. Rien n'est plus dangereux pour les lèvres roses des gentilles maîtresses de ces toutous, en apparence inoffensifs, mais qui sont les affreux véhicules des plus atroces maladies. C'est l'"Echo de Paris" qui donne ce conseil, et l'appuie d'un exemple :

"Aimez vos chiens, mais gardez-vous de les embrasser." Tel est le conseil que donne un journal de médecine, en citant un cas qui vient de se présenter, à Birmingham, pour montrer combien est dangereuse l'habitude qu'ont les femmes d'embrasser leurs chiens.

"Une jeune fille de dix-neuf ans souffrait d'une enflure extraordinaire des gencives, que plusieurs médecins furent incapables de guérir, n'en pouvant déterminer la cause. On finit par découvrir

qu'elle provenait de ce que la jeune fille avait l'habitude d'embrasser son petit chien."

Le cas n'est pas isolé, car j'ai vu moi-même plusieurs exemples du même genre, et le conseil du journal de médecine est bon.

Les chiens n'ont pas des habitudes très distinguées, mesdemoiselles, et il peut leur arriver de mettre leur nez là où il ne faudrait pas.

N'embrassez jamais les chiens ni les chats, contentez-vous d'embrasser d'autres bêtes... du genre humain.

◆◆ La terre est vieille, très vieille, si vieille même que les savants ne peuvent s'accorder sur son âge, et que leurs appréciations varient, non pas de milliers, mais de millions d'années.

En ce qui regarde l'apparition d'êtres animés sur notre globe, l'incertitude est la même, car on découvre tous les jours des squelettes d'animaux qui ont vécu à des époques très lointaines.

L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg vient justement d'ajouter à sa collection le squelette d'un mammouth, recouvert de sa peau, qui a été trouvé dans un état parfait de conservation. L'expédition que l'Académie avait envoyée à la recherche de ces restes, dont on avait fait la découverte par hasard sur les rives de la rivière Berezooka, à la suite d'un éboulement, avait été placée sous la direction du Dr Herz.

La peau était recouverte de poil épais et fort, de huit à vingt pouces de long. Cet animal, disent les géologues, a dû reposer dans la terre et la glace depuis environ "vingt mille ans".

L'estomac, trouvé intact, était rempli de différentes sortes d'herbes, et les interstices des dents contenaient encore des restes de matières végétales, ce qui semble indiquer que l'animal était en train de dîner quand l'éboulement s'est produit et l'a écrasé.

Cette trouvaille, si curieuse qu'elle soit, n'a rien d'extraordinaire, car on sait que nombre de pêcheurs des tribus qui habitent le nord de la Sibérie, ont souvent recours, dans les jours de famine, aux restes d'animaux morts il y a des milliers d'années, et dont la chair s'est très bien conservée, sous le climat glacé de la mer polaire.

Quand on songe que ces animaux ont vécu dans un pays si froid et si aride aujourd'hui, mais qui était alors très chaud et couvert d'une végétation étonnante, on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée du cataclysme épouvantable qui a changé subitement le climat, la faune et la flore de ces régions.

Espérons que notre brave capitaine Bernier nous rapportera des échantillons plus curieux encore, si jamais il réussit à faire son grand voyage au Pôle-Nord, comme il le désire tant !

◆◆ Je trouve la nouvelle suivante dans un journal de Montréal :

"Le bureau des réclamations municipales a reçu avis d'une réclamation intéressante. On se souvient de la mort héroïque du maître de natation Lessard, qui s'est noyé au bain public de l'île Sainte-Hélène, en courant au secours du jeune Duplessis. On croyait que le gardien Lessard avait fait à peu près tout ce qu'il pouvait en sacrifiant sa vie pour secourir l'autre. Le père du jeune Duplessis estime toutefois que les employés du bain de l'île Sainte-Hélène sont en faute, et réclame \$2,000 de dommages-intérêts à la cité. Voici l'avis officiel :

"Avis vous est donné de la part de Pierre Duplessis, maçon, résidant au numéro 174 rue Saint-Timothée, que son fils, âgé de 22 ans, s'est noyé, le 1er août, au bain de l'île Sainte-Hélène, par suite d'une insuffisance de moyens de sauvetages organisés par la dite Cité, et par l'imprudence et la faute de ses employés. Que Pierre Duplessis souffre de dommages par la mort de son fils au montant de deux mille piastres, savoir : frais funéraires et perte de secours qu'il recevait de son fils, lesquels dommages il a l'intention de réclamer de la dite Cité."

Des baigneurs se sont déjà noyés au bain public de l'île Sainte-Hélène, sans que jamais leurs parents aient songé à réclamer des dommages à la Ville. On se rappelle qu'un individu s'est noyé, au bain K'ilcallen, qui existait il y a quelques années au pied du canal Lachine. Mais c'est la première fois que la Ville reçoit pareille demande de réclamations.

Jé ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir comment cette cause va être conduite, car la réclamation est en effet très intéressante, en prenant en considération les circonstances de cet accident regrettable.

Sans vouloir me mêler de l'affaire en aucune façon, je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a bien des choses à dire à propos d'imprudence et de faute de la part... de qui ?

La cause va probablement être confiée à un avocat très éminent, qui trouvera des raisons que ma raison ne connaît pas.

◆◆ Une charmante chroniqueuse, Colombine, (Mademoiselle Circé) vient d'être nommée bibliothécaire de la bibliothèque technique que l'on vient de fonder, non sans besoin.

La nomination est excellente et très mal faite. Excellente comme choix de la titulaire, mal faite au point de vue des appointements, quatre cents piastres.

La position est sérieuse, exige des connaissances et des études, et mérite d'être mieux rémunérée.

LEON LEDIEU.

## SALUT À LA FRANCE !

Strophes dédiées au contre-amiral Rivet, commandant-en-chef de la division navale de l'Atlantique, en rade devant Québec.

Salut, noble amiral, et vous, soldats du "Tage" !  
Lorsque votre drapeau, déroulant ses couleurs,  
Fit renaître, soudain, le dantesque héritage  
Que nous gardons toujours dans le fond de nos  
[coeurs,

L'écho de nos forêts, claironnant et sonore,  
A l'envi répéta ce cri de vos vaisseaux :  
Il est encor debout le vaillant tricolore !  
Saluant, à genoux, la croix de vos faisceaux,  
A l'horizon lointain, qui là-bas se colore,  
Il nous semblait ouïr la voix des chalumeaux  
Chantant, sous nos grands bois, les flammes de  
[l'aurore,  
L'honneur de nos foyers, la paix de nos hameaux !

Et lorsque le soleil, comme un tapis de moire,  
Lentement se drapa sur notre fleuve altier,  
En longues franges d'or, il nous vint en mémoire  
Les flottes de Champlain et de Jacques Cartier !

Debout sur le tillac, fiers délégués de France,  
Giberne à votre flanc et carabine aux mains,  
Sur vos fronts basanés nous lisions l'espérance,  
Appelant sur nos fils de brillants lendemains !

Salut au pavillon de notre belle France !  
Sans cesse nous voulons le voir et le revoir.  
Rien qu'à toucher ses plis, c'est une délivrance  
Qui fait frémir nos coeurs et nous donne l'espoir.

Tous ensemble accourez vers nos cris d'allégresse !  
Ouvrez vos nobles bras à notre amour jaloux.  
Un Français, sous les murs de notre forteresse,  
N'est plus un étranger ; car c'est ici chez vous !

Et cette forteresse, en son contour gothique,  
Que vous voyez de loin, assis à votre banc,  
Elle sortit vivante, — ô souvenir antique !  
De l'âme d'un Colbert, du crayon d'un Vauban.

Gravissez les hauteurs de notre promontoire ;  
Au bronze de Champlain, playez votre regard ;  
C'est lui qui nous ouvrit les portes de l'histoire,  
En nous léguant la France et son blanc étendard !

Franchissez le seuil pur de notre basilique,  
Dont naguère le toit fut atteint d'un boulet.  
Et qui garde, jalouse, en son sein catholique,  
Avec ses tableaux d'art, le Dieu du Paraclét !

Et plus loin, le clocher d'une humble et chaste  
[église,

Vous dira le courage et la haute valeur  
D'une femme au coeur d'or, que la foi divinise,  
Fondant notre Hôtel-Dieu, sacré par la douleur !

Et là-bas, vous verrez à l'horizon immense,  
Comme un chêne ondulant qui grandit au soleil,  
Une colonne offerte aux enfants de la France,  
Couchés dans leur tombeau jusqu'au dernier ré-  
[veil !

Aux plaines d'Abraham, tombant comme des  
[braves,  
Pour défendre nos moeurs, notre langue et nos  
[lois,  
Nous les voyons encor, bouillants comme des laves,  
Expirer en héros pour le plus saint des droits.

Et dans l'horizon, au champ de Sainte-Foye,  
Sous son fier baudrier, l'invincible Lévis,  
Comme un phare lointain, qui scintille et flamboie,  
Dans un geste dira ses triomphants défis !

O majesté du sort ! qui sourit et qui blesse,  
Arbitre sans appel, où chacun a sa part ;  
Douce illusions, échange de tendresse :  
Il est déjà bien près le moment du départ !

Et lorsque dans l'espace, ouvrant vos blanches  
[voiles,

Vous jetterez, pensifs, le regard de l'adieu,  
De notre amour français, le front dans les étoiles,  
Nous prendrons à témoin le grand firmament bleu !

PHILEAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 17 août 1903.

### L'ORCHESTRE PAQUET de SAINT-ROMUALD

Un groupe de jeunes musiciens, recrutés parmi les meilleures familles de Saint-Romuald, ont formé récemment un orchestre qui marche rapidement dans la voie du progrès. Pour favoriser l'écllosion de leur talent musical et dissiper les nuis inhérents à l'existence, ils ont eu l'heureuse idée de s'organiser pour cultiver l'art divin, qui se marie si bien à l'immortelle poésie. Remplis d'initiative, ils ont loué une salle à l'hôtel de ville, et c'est là que la joyeuse phalange prend ses ébats, aux sons harmonieux des instruments, en prenant part aux jeux de cartes, de billard, etc. Sous l'habile direction de M. Philippe Paquet, les brillants musiciens exécutent de beaux morceaux de musique, propres à leur âge. Grâce aux leçons éclairées de M. Carboneau, de Québec, cette jeunesse intelligente et active acquerra avant peu une renommée enviable. L'"Album Universel" offre ses vœux de prospérité à l'orchestre Paquet, dont nous publions aujourd'hui une jolie vue.

### LA PLUS BELLE FEMME DE NEW-YORK

Quelle est la plus belle femme de New-York ? Ne vous semble-t-il pas d'abord impossible de répondre à cette question d'une manière satisfaisante ?

Cependant, Mme William Astor, après une enquête minutieuse, vient de se prononcer en faveur de madame Norman Whitehouse, bien connue des principaux cercles sociaux de la métropole américaine.

Comme l'indique un peu la gravure que nous publions aujourd'hui en frontispice, Mme Whitehouse a un faible pour les amusements sportifs. Le lévrier qui l'accompagne est son fidèle ami, et il ne manque jamais de la suivre dans ses courses à cheval.

Sans nous occuper de ce qu'ont imaginé les philosophes anciens et modernes pour déterminer les caractères du beau en général, parlons un peu de la beauté considérée dans la femme, c'est-à-dire dans celui de tous les êtres où l'homme désire le plus la rencontrer, et où elle lui cause le plus de plaisir quand il la rencontre.

Est-il possible de réduire la beauté de la femme à des principes clairs, incontestables, universellement admis ?

Tout le monde sait que l'amour est, de toutes les passions humaines, celle qui agit avec le plus de violence sur le coeur de l'homme, surtout quand il est jeune ou dans la force de l'âge ; un jeune homme fortement épris ne voit plus dans le monde entier qu'une seule femme, celle qu'il aime ; elle a toutes les perfections, elle a surtout la beauté par excellence, car c'est presque toujours à cause de sa beauté qu'il l'aime ; et pourtant, c'est parmi les autres femmes que d'autres amoureux, aussi fortement épris que lui, trouvent l'objet de leur amour. Ce seul fait suffirait pour montrer que, s'il y a dans la beauté quelque chose qui lui soit réellement propre, elle tire pourtant la plus grande partie de sa force de ce qu'y met

l'imagination de ceux qui la contemplant ; et comme cette imagination est essentiellement variable, la beauté de la femme échappe à toute description possible, dans une grande partie de ce qui la constitue. Cependant, on ne peut dire que l'homme le plus fasciné par la beauté d'une femme nie d'une manière absolue la beauté de celles qui font l'objet de l'admiration des autres ; il la reconnaît, au contraire. Ainsi, la seule différence entre son propre jugement et celui des autres hommes consiste dans le degré, et non dans l'essence de la beauté. Il paraît donc certain que la beauté de la femme peut être décrite dans une certaine mesure, et que tous les hommes peuvent tomber d'accord sur quelques-uns de ses caractères.

Nous pouvons trouver ces caractères en recherchant quels sont les traits communs à toutes les femmes dont la vue seule est un plaisir pour l'homme, même lorsqu'il ne sait rien de leurs qualités morales ou intellectuelles. Une peau blanche, fine, lisse, sous laquelle il semble qu'on voit circuler la vie ; des contours souples, sans aucun de ces angles aigus et tranchants qui constituent la maigreur, mais aussi sans que l'oeil soit blessé par aucune apparence massive et lourde ; çà et là des couleurs tendres et fraîches qui éveillent l'idée d'une fleur ou d'un fruit, et nulle part ces tons verdâtres ou ternes qui rappellent les feuilles, les écorces, les rochers, la terre ; des yeux transparents qui laissent lire dans les profondeurs du regard quelque chose de délicieusement doux ; des lignes courbes, onduleuses, substituées à la ligne droite partout où il y a passage d'un plan à un autre : tels sont les principaux traits auxquels l'homme de tous les pays et de tous les temps rattache l'idée de la beauté. Il est vrai que, pour les détails, cette idée est, comme toutes les autres, sujette à beaucoup de variations, mais nous croyons que toutes les Vénus anciennes et modernes, civilisées ou sauvages, sont belles parce qu'elles possèdent, à un degré quelconque, les qualités que nous avons énumérées.

Est-il besoin d'ajouter que la beauté plastique trouve son complément dans la beauté morale ?

A la beauté des traits, Mme Norman Whitehouse joint, dit-on, des qualités d'esprit et de coeur qui en font un type de femme presque idéale, et dont le rayonnement lui a valu d'être proclamée la plus belle femme de New-York.

### LE CORPS HUMAIN DANS LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

M. Thomas Tommasina, ex-professeur de physique à l'Université de Genève, a fait servir le corps humain de récepteur dans la télégraphie sans fil. Nous inspirant de ses expériences, nous avons voulu vérifier si le corps ne se prêterait pas de même à la transmission des ondes électriques. Les essais ont été concluants. Il fallut évidemment prendre la précaution d'isoler du sol la personne mise en contact avec une des boules de l'oscillateur, l'autre boule étant mise à la terre. Pour la réception, les dispositions prises étaient



Le corps humain dans la télégraphie sans fil

analogues à celles d'un poste ordinaire avec cohéreur, sauf que la terre, jouant le rôle de capacité, était remplacée par un condensateur, et le fil aérien par le corps humain. Un milliampermètre était, en outre, substitué à l'enregistreur Morse.

La figure représente trois des aides faisant de la télégraphie sans fil à l'aide de ces antennes d'un nouveau genre.

EMILE GUARINI.

### LES NUANCES D'UN SALUT

Comment un homme salue une femme

Les scrupules de notre siècle sont bizarres et illogiques.

En voici un d'importation étrangère :

"Un homme ne doit saluer une femme qu'après en avoir reçu l'autorisation muette par un regard, un indice affirmant qu'elle le reconnaît et accepte d'en être reconnue."

Cette précaution peut séduire, au premier abord, par un faux air de délicatesse discrète, mais elle n'a aucune raison d'être pour nous ; la femme canadienne, honnête, rangée, bonne ménagère, ne craint jamais d'être vue. Un homme qui a été présenté à une femme, qui lui a parlé, qui s'est trouvé avec elle dans une réunion privée, un dîner, est autorisé à la saluer, et il doit le faire spontanément et respectueusement quand il la rencontre. J'irai même plus loin, l'abstention conseillée par le code exotique deviendrait une injure ; admettre, un instant, que la femme ne veut pas être vue, c'est supposer dès lors qu'elle fait une démarche inadmissible.

Le salut de l'homme est un hommage dû à la femme ; celle-ci a, dans la manière de le rendre, tant de nuances variées à sa disposition qu'il lui est très facile d'établir, sans équivoque, la valeur des relations qu'il doit dénoter.

Un salut correct peut être hautain, froid, indifférent, amical, condescendant.

Comment cela ? d'une façon fort simple : l'inclinaison de la tête sera plus ou moins profonde, le visage demeurera impassible ou se fera souriant ; enfin, le regard adressé à celui qui salue pourra être vague ou direct, bref, froid ou affectueux. On peut ainsi établir bien des combinaisons.

D'ailleurs, une femme ne doit point considérer le salut d'un homme comme une démarche spéciale, une manifestation significative adressée à sa personne, et qui tend à lui faire comprendre, sans paroles, des sentiments profonds ; c'est le tort de certaines jeunes filles, qui attachent à un salut une importance exagérée et souvent une signification très inexacte ; aussi, les voit-on rougir, rouler des yeux effarouchés, rendre le salut gauchement ; un manque de simplicité produit seul tout ce trouble ; une femme vertueuse et sans prétentions n'a pas de ces émotions déplacées.

Un monsieur jeune ne salue pas une toute jeune fille quand elle est avec une bonne ; c'est une réserve dont les parents lui savent gré et qui implique une bonne éducation ; elle n'aurait, bien entendu, aucune raison d'être entre amis d'enfance, entre danseurs, entre partenaires de croquet ou de tennis ; elle ne s'applique qu'aux relations peu intimes.

Les fournisseurs peuvent saluer, ils doivent le faire avec beaucoup de respect ; une femme ne saurait se froisser de ce salut ; d'ailleurs, à la façon dont elle le rend, elle indique nettement si elle l'accepte, le tolère ou s'en trouve offensée, et donne, par là, l'indication nette pour l'attitude ultérieure.

Lorsqu'un homme se trouve en compagnie douteuse, doit-il saluer une femme qu'il respecte ? on a dit non, on a dit oui ; l'une et l'autre solution convient tour à tour. Le conseil le plus sage est celui-ci ; il ne doit pas la saluer parce qu'en ce moment-là il n'est plus de son monde et aussi parce qu'il l'obligerait, en lui rendant son salut, à s'incliner devant des personnages qu'elle ne doit pas connaître.

Le mieux, c'est de s'arranger de façon à ne pas être vu, ou à faire semblant de ne pas voir ; si la chose est invraisemblable, comme dans un passage étroit, aux abords d'un guichet, l'homme se sépare alors un peu de son groupe, afin d'être "moralement" seul pour saluer et pour recevoir le salut.

Le divorce, cette porte de sortie ménagée dans le mur d'enceinte de la famille, devient une brèche qui s'élargit sans cesse et risque de tout faire crouler.

\* \* \*

Les moeurs s'avilissent en raison du bien-être nouveau qui accompagne l'essor économique du pays ; avec lui, nous voyons surgir le règne de l'argent. — L'ancien ministre japonais OZAKI.

## LA COLOMBE.

## RECIT D'UN AIEUL

J'étais bien jeune en 1814. Aussi, de toute l'invasion, je ne me rappelle qu'un seul fait, mais celui-là s'est gravé dans ma mémoire.

Mon père était mort dans les guerres de l'Empire, et j'habitais alors avec tous mes frères chez mon grand-père, qui possédait une grosse ferme au bord de la vallée de la Seine.

Ce matin-là, en m'éveillant, j'entendis quelqu'un dire :

—Vous savez, ils sont ici, dans la plaine, et ça va chauffer.

Eux ? qui ? Les ennemis, sans doute... Cela ne m'inquiétait guère. Il y avait si longtemps qu'on en parlait autour de moi, que j'étais curieux de voir comment c'était fait, des ennemis. Je m'habillai vite, et entrai dans la salle. Tout était comme à l'ordinaire : le plafond bas et enfumé, le buffet garni de faïences criardes, la longue table où fumait la soupe, et la double rangée de bancs.

Mon grand-père, mes frères, les garçons étaient attablés. Mariette, ma grande soeur, me donna une écuelle. Je me glissai à ma place, au bout d'un banc, attentif, prêt à quelque chose d'extraordinaire. Rien ne vint. Seulement, je remarquai que l'aîné de mes frères, Lucas, n'était pas là. Personne ne parlait. Rien que le tintement des cuillers et le bruit des mâchoires, qui me faisaient toujours penser à nos bêtes ruminant sur leur râtelier. Soudain, la porte s'ouvrit, un jet de lumière claire entra dans la pièce, et Lucas se dressa dans cette trouée, poussiéreux, essoufflé, sans chapeau. Sa face dure était convulsée de colère.

—Ils sont à une lieue d'ici, s'écria-t-il, et hier, ils ont brûlé notre moulin de la vallée :

Les gars s'étaient levés. L'ancien restait seul assis, immobile et calme.

—Notre moulin de la vallée ? répéta-t-il.

—Oui, hier, au soleil tombé ; ça n'a fait qu'une flambée. Tout est perdu, les granges, le blé, la paille, les bêtes, tout ! Ah ! y me le paieront.

Il frappa la table du poing ; toutes les écuelles sautèrent. Grand-père baissait la tête. Le moulin était une des dépendances les plus importantes de notre ferme. Le coup était rude pour lui. Il dit cependant de sa voix tranquille :

—Y faut nous laisser faire à la volonté du bon Dieu.

—Ah ! ben oui, s'écria Lucas violemment, y me le paieront, que j'vous jure. Qu'ils y viennent un peu, tas de gueux !

Puis, se retournant, il ajouta brusquement :

—Allons, vous autres, à l'ouvrage ! A quoi ça vous sert de rester là comme des bornes ?

Les gars sortirent. Moi, qui avais très peur de Lucas, je déguerpis prestement.

Dehors, il faisait un joli temps sec.

On était en février, l'air était clair, le ciel haut avec des vapeurs grises, transparentes comme des gazes. Dans la lumière fine passait je ne sais quelle clarté, dans la brise quelle tiédeur qui annonçait le printemps prochain. J'étais content. Le malheur, je ne le sentais pas venir. Ce qui se passait, c'était du nouveau, et, à huit ans, on accreille toujours la nouveauté avec joie, alors même que cette nouveauté c'est la guerre. Je filai vers les étables : j'allais voir ma colombe. La veille, un de mes frères m'avait donné une colombe, une jolie bête toute blanche, avec des pattes roses, des ailes soyeuses et de petits yeux brillants comme des perles de jais. Je lui avais fabriqué une cage avec des joncs souples, et l'avais installée dans un coin bien chaud d'écurie. J'entraî, la cage était bien là, mais plus de colombe : elle s'était glissée entre les barreaux mal joints, et échappée.

Comme je sortais de l'étable, consterné, je rencontrai Mariette, qui revenait du four avec une pyramide de pains chauds et sentant bon dans son tablier. Sa bonne figure échauffée me souriait.

—Oh ! Mariette, si vous saviez, m'écriais-je, ma colombe !

—Ta colombe, mon Pierrou, mais elle s'étaient envolée, pardienne. Je l'avions vue vers la fontaine, à c't'heure.

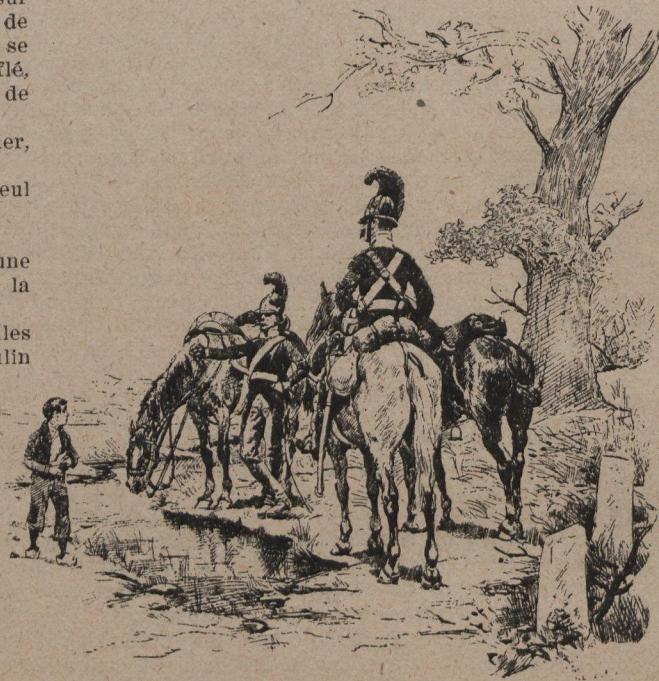
Elle passa, et moi je courus à la fontaine.

C'était, sous une masse de grands ormeaux, une

source limpide, profonde, unie comme un cristal, avec seulement un petit frémissement constant qui montait du fond argenté. Autour, il y avait toujours de l'herbe verte, touffue et humide, fine comme un duvet, embaumée de menthe et molle comme du velours. Des tourterelles roucoulaient sans cesse dans les ormes. Quoiqu'ils n'eussent pas encore de feuilles, ils étaient si vigoureux, leur charpente si épaisse, qu'ils faisaient à la source un coin d'ombre mystérieux comme une chapelle. La route passait devant. Mais j'étais venu à travers champs, de sorte que je ne vis, qu'en tombant dessus, des chevaux arrêtés au bord du chemin et trois ou quatre hommes qui entouraient la fontaine. Ils étaient vêtus d'uniformes étrangers. L'un d'eux, à genoux, emplissait d'eau fraîche sa gourde. Un autre, à tête de brute, tenait à la main quelque chose de blanc qui s'agitait. Je regardai. Ma colombe ! Il l'avait prise par les deux ailes. Renversée, elle se débattait vaillamment, en remuant avec désespoir ses petites pattes crispées. Il riait en la regardant. Je poussai un cri. Tous ils se retournèrent.

—Mon oiseau ! m'écriai-je en joignant les mains ; il est à moi, monsieur, ne lui faites pas de mal. Rendez-moi-le !

L'homme me répondit dans une langue gutturale. Il riait toujours et fit mine de tordre le cou à ma pauvre colombe. Alors, je me mis à pleurer. Le soldat qui était à genoux me parla. Il avait une figure toute blonde, avec un nez épaté et de gros yeux clairs comme l'eau de la source. Je ne



Je vis des chevaux arrêtés au bord du chemin...

le compris pas. Mais je continuai à supplier, les mains jointes :

—Rendez-moi mon oiseau, rendez-moi-le !

Le soldat se leva. Il me parut d'une taille énorme, une vraie carrure de géant. Il dit quelques mots à son camarade. Celui-ci haussa les épaules et lui jeta l'oiseau. Il me le mit dans les bras, et, se penchant, caressa ma joue de sa grosse main, en me souriant d'un bon sourire épanoui.

Je murmurai un merci, le coeur encore tout gonflé, car j'avais eu si peur, et je lui étais si reconnaissant ! Ils remontèrent à cheval. Comme ils partaient, mon soldat me jeta quelques mots qui me semblèrent un adieu.

Je caressai ma colombe. Son petit oeil rond brillait de frayer. Je la grondai, l'embrassai, puis nous revînmes à la ferme, elle, blottie contre ma poitrine, moi, surveillant la plaine avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Un bruit sourd éclata soudain au delà des champs, puis se répéta entre les collines, prolongé et mourant. Qu'était-ce donc ? Cela ressemblait au fracas d'un grand arbre abattu en haute futaie. Mais ce bruit-là était plus grondant, plus sinistre, plus effrayant. Encore un coup ! Un autre plus près. Cette fois, je pris mes jambes à mon cou et courus à la maison. Les femmes étaient sur le seuil, effarées et curieuses. A l'intérieur, le grand-père, tranquille dans son fauteuil, regardait Lucas qui nettoyait son fusil. Mon frère avait sa figure des mauvais jours.

—Grand-père, quoi c'est ça ? demandai-je timidement. On entendait toujours ce bruit.

—Le canon, répondit-il.

—Y s'battent en plaine, dit Lucas en se levant. Gare à eux, ce soir. Va t'en au diable, p'tiot, ajouta-t-il en jetant son fusil dans un coin.

Je sortis. Au loin, sur la route, une colonne défilait : ligne pressée d'uniformes sombres, où luisait l'acier des fusils et des baïonnettes. Un cavalier s'en détacha et, coupant un champ de seigle, vint jusqu'à nous, demander son chemin. La route était toute grise dans le soleil pâle, et la colonne passait en soulevant une poussière blonde.

Des appels, des ordres, des éclats de voix arrivaient jusqu'à nous, confus et mêlés au battement des pieds sur la terre sèche. Puis ils s'éloignèrent, et il ne resta plus sur le chemin qu'un petit nuage blanchâtre et une jeune paysanne, ébahie, qui tirait par sa longe une vache somnolente.

Quelle journée ! Personne ne travaillait à la ferme. Le canon tonnait toujours. Des fumées noires, tachées de leurs rougeâtres, se tordaient au-dessus des collines violettes. Une terreur étrange planait par la campagne. Nous, étions excités et inquiets. Le ciel était maintenant dégagé et d'un bleu limpide et plein de soleil. Mais rien ne pouvait dissiper ces fumées traînantes qui salissaient l'horizon.

A midi, une charrette nous arriva, pleine de blessés. C'étaient des têtes pâles et tordues de souffrances, des uniformes souillés et déchirés, des membres brisés, inertes, que les durs cahots secouaient sur le fond de planches taché de sang. Mon grand-père sortit sur le seuil pour recevoir ces hôtes que la guerre lui envoyait. Il les fit placer dans les granges. Et longtemps nous entendîmes leurs voix gémissantes se plaindre par intervalles.

Vers trois heures, le canon cessa. Des colonnes wurtembergeoises passaient en retraite, par groupes, sans chefs, quelquefois sans sacs et sans fusils, errant au hasard. Des aides de camp traversaient la foule au galop, poussiéreux, pressés, jurant après les soldats et cherchant des officiers. Lucas revint, joyeux.

—Ils ont été battus, là-bas, dans la vallée, cria-t-il, et ses yeux brillaient. Ah ! ils m'le paieront, mon moulin ! Ils m'le paieront !

Il prit son fusil, puis, se tournant vers moi :

—S'ils reviennent demander le chemin, dis-leur de passer par-devant la fontaine, c'est le plus court.

—Pour quoi faire ?

—C'est le plus court, l'entends, répéta-t-il d'un ton menaçant. Et si tu l'y dis pas, je te casserai la tête, mauvais p'tiot.

Moi, je voulais bien ; après tout, je promis. Vers le soir, le soleil baissant déjà, deux cavaliers s'arrêtèrent à notre porte. L'un était un officier avec un haut schako et une schabracke galonnée d'or ; l'autre, un grand soldat, dont les bons yeux clairs me souriaient d'un air de connaissance. Je reconnus mon géant de la fontaine, et lui souris aussi.

—Le chemin, petit, dis le chemin ? demanda l'officier, avec un accent pâteux.

—Prenez à main droite, là, devant le bouquet d'arbres, c'est le plus court.

J'allais rentrer quand j'entendis près de moi un petit sifflement bien connu. C'était ma colombe qui s'échappait de nouveau, toute contente. Je l'appelai. Ah ! bien oui ! Elle s'arrêta sur un toit, comme pour me narguer. Puis, reprenant son vol, elle fila vers la fontaine. Je la suivis. A ce moment deux coups de fusil partirent à peu de distance. Epeuré, je m'arrêtai net. Dans la lueur du couchant, ma colombe descendait, toute dorée, vers la source. Je m'élançai pour la saisir, quand mon pied heurta quelque chose... Là, dans la fraîcheur de l'herbe, un soldat gisait sur le dos. Une petite traînée rouge, toute mince, tachait son uniforme à la poitrine, puis se perdait dans l'herbe. J'étais glacé de peur. Sur la route, un cheval était arrêté, la tête basse. A ses pieds, son cavalier, blessé à mort, se tordait sur le sol. Lucas se dressa soudain d'un buisson, en agitant son fusil :

—C'est le plus court ! Not' moulin !... Ah ! ah !

Il riait d'un rire brutal, et je restais hébété devant le bon géant tué, qui regardait toujours le ciel bleu.

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

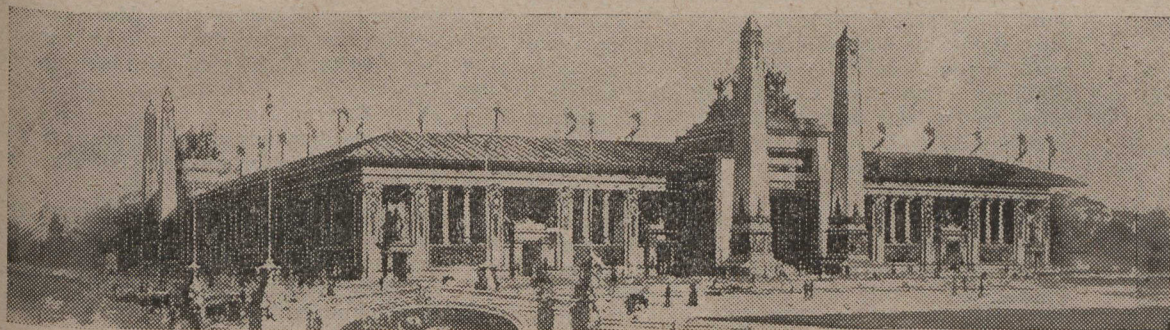
LE PALAIS DE L'ELECTRICITE

C'est le plus magnifique édifice qui ait jamais été réservé pour l'électricité. Il fait face à la grande place de l'exposition. Il est entièrement entouré de cours d'eau ; on y parvient en traversant plusieurs ponts. La forme de l'édifice est celle d'une grosse clef de voûte. Il a fallu employer un espace de terrain mesurant sept arpents pour le construire. Des groupes de colonnades sont ce qui attire le plus l'attention dans son architecture. Le palais de l'électricité coûte \$399,940. — Walker et Kimball, architectes ; The William Goldie and Sons Company, constructeurs.

LE PALAIS DES MINES ET DE LA METALLURGIE

L'espace occupé par cet édifice, destiné à recevoir les riches produits miniers de toutes les parties du monde, comprend neuf arpents de terrain. C'est aussi dans ce même édifice que seront exposés les procédés, les machines et les appareils employés par les mineurs dans la réduction du minerai et l'extraction du métal brut. Le palais des mines et de la métallurgie mesure 525 x 750 pieds. Son genre d'architecture diffère de celui des autres édifices.

\* \* \*



L'ÉDIFICE DE L'ÉLECTRICITÉ

Je au 49ème degré de latitude. Le Rhode-Island aura sa célébration le 5 octobre. L'Ohio a choisi le 6 octobre, même journée que l'Etat du Maine.

\* \* \*

Un colis assez original est arrivé à l'exposition, jeudi dernier. Le couvercle de la boîte ne contenait aucune marque indiquant le contenu ou la provenance.

Mademoiselle Saffroy, principale des écoles des jeunes filles de Paris, vient d'être nommée déléguée à Saint-Louis. Elle est attendue ici vers la fin du mois d'août.

Mademoiselle Saffroy représente une association philanthropique ayant pour but de fournir des bourses de voyage aux jeunes filles pauvres, mais méritantes. Les bourses sont de 1,000 francs

(\$200). On calcule que cette somme sera suffisante pour défrayer les dépenses d'une jeune personne de Paris à Saint-Louis, lui assurant ses frais de passage et le séjour à l'exposition pendant trois ou quatre semaines.

Cette belle action devrait avoir des imitateurs chez nous, au Canada. Nous comptons parmi les nôtres des citoyens très riches. Pourquoi n'offriraient-ils pas eux aussi des bourses de voyage aux élèves les plus méritants de nos collèges et de nos couvents ? La visite de l'exposition de Saint-Louis vaudra, j'en ai la conviction intime, plusieurs mois d'études à n'importe quel élève intelligent.

Je me propose de revenir sur ce sujet prochainement ; il en vaut assurément la peine. En attendant, j'attends avec impatience le nom du premier Canadien-français assez patriote pour offrir une bourse de voyage à l'élève le plus méritant d'un de nos collèges : le Mont Saint-Louis, par exemple. Je garantie un séjour de deux semaines à ceux des bien-

faiteurs qui auraient des vellétés de fournir une bourse de \$100, et je suis assuré que l'heureux boursier ne pourra jamais mieux employer son temps et ses talents qu'en visitant la grande exposition universelle de 1904.

\* \* \*

Wong Kai Kah, commissaire de Chine à l'exposition, est arrivé ici avec sa famille et une nom-

Les travaux de l'exposition progressent à vue d'oeil, et les pessimistes, qui croyaient que tout le travail ne serait pas complet en temps voulu, sont obligés de se rendre à l'évidence. Tout sera prêt pour l'ouverture de l'exposition, le 30 avril prochain.

La présente lettre ne se rattache à aucune description particulière, ce sera tout simplement une causerie sur les sujets qui me viendront à l'idée.

Des contrats importants ont été accordés pendant le mois de juillet. Parmi les principaux, je mentionne le suivant :

La "World's Fair Automobile Company" devra fournir 200 automobiles pour les visiteurs qui désireront voir la ville, les parcs, les édifices publics et religieux, etc. Il ne sera pas permis de faire circuler les automobiles sur les terrains de l'exposition, mais la Compagnie qui vient d'obtenir ce contrat aura le droit d'y avoir un bureau de location. Des stations seront construites aux cinq grandes portes de l'exposition. Le contrat pourvoit à l'obligation, pour la Compagnie locataire, de construire 50 automobiles-omnibus, appelés ici "tallyhos". Ces véhicules, ayant pour force motrice la vapeur, l'électricité ou la gazelle, pourront contenir quarante personnes chacun. La moitié d'entre eux seront employés au service des hôtels, des gares, etc. Les autres seront à la disposition des touristes pour visiter la ville.

L'employé préposé au déballage de la marchandise se mit en frais d'ouvrir ce colis, comme les autres. Il avait à peine enlevé les crochets qui fermaient la boîte que la grosse et hideuse tête d'un serpent lui apparut. Tout abasourdi, M. Amos (c'est le nom du commis) courut avertir M. Shiff, directeur du département des exposants. On décida d'attendre des nouvelles avant de tou-

cher de nouveau à l'étrange colis. Le lendemain, un nommé John Vivion, de Pilot Knob, Kentucky, arrivait à Saint-Louis et expliquait qu'il était lui-même l'expéditeur de la boîte en question. Elle contenait 510 serpents de toutes sortes et de toutes grosseurs. On a décidé de la placer au jardin zoologique pour quelque temps.

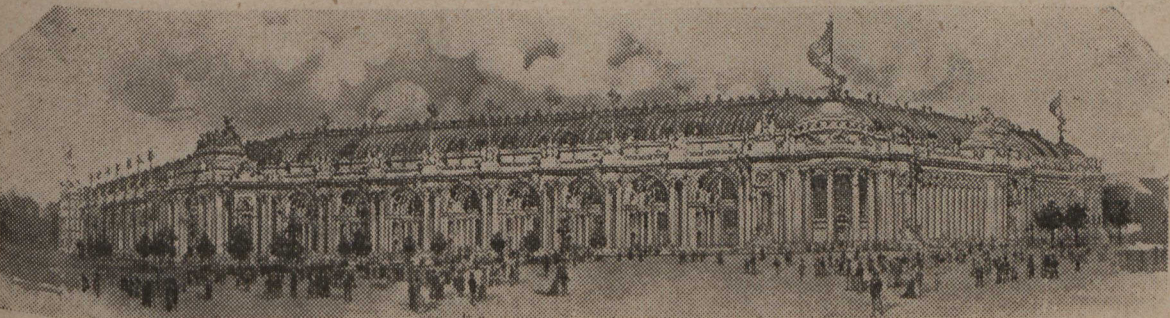
breuse suite de serviteurs. Les bagages de cet important fils du Céleste Empire (il y en avait 76 caisses) lui ont été livrés hier. Le département des douanes, à Washington, vient de décider que les objets et articles personnels des commissaires des pays étrangers entreront aux Etats-Unis en franchise, à l'occasion de l'exposition universelle.

\* \* \*

Une dépêche de M. W.-I. Buchanan, actuellement en France pour des fins d'exposition, nous apprend que le ministre des Affaires étrangères a voté la somme de 40,000 francs (\$8,000), pour l'exposition des articles provenant des colonies françaises.

La renommée du Nouvel Ontario s'étend bien loin vers l'Ouest. Un très grand nombre d'Américains, venant de la Californie et de l'Utah, sont passés ici, en route pour les lacs Muskoka. Ils ont retenu, m'ont-ils dit, leurs appartements à l'avance à l'Hôtel Royal Muskoka.

LOUIS LARIVE.



ÉDIFICE DES MANUFACTURES

MINES ET MÉTALLURGIE

LE PALAIS DE L'INSTRUCTION

## ESSAIS INÉDITS

Il existe une plaie, une lèpre hideuse,  
Plaquant sur l'univers sa main contagieuse,  
Que baise avec transport la sombre ambition.  
L'avarice, l'orgueil et la corruption,  
L'amour du luxe, enfin, livrent à ses baisers  
Fétides, dégoûtants, les enfants abusés  
D'une race déchue, aveuglée et frivole,  
Qui choisit pour son Dieu, son maître, son idole,  
Le veau d'or refondu des Inconstants Hébreux,  
Adressant à lui seul son amour et ses vœux.

Le moindre attouchement de cette lèpre infâme  
Gangrène pour toujours le cœur, l'esprit et l'âme,  
Etouffant la vertu, broyant la charité ;  
Inoculant au cœur son virus empesté  
Qui chasse la pitié, qui bannit la tendresse,  
Engendre l'égoïsme, enfante la bassesse,  
Et fait de l'être humain, si beau, si généreux,  
Cette chose sans nom que l'on nomme "un lé-  
[preux !

Hypocrite démon, cette lèpre nouvelle,  
Par la loi protégée, assourdit sa crécelle ;  
Se montre souriante aux stupides humains,  
Qui s'inclinent très bas et lui baisent les mains ;  
S'empare des hameaux, des villes, des villages,  
Exerçant au grand jour ses effrayants ravages ;  
Rivant au fond des cœurs l'inutile regret ;  
Faisant de l'univers un vaste Lazaret  
De lépreux enchaînés au tronc de la démence.

Mère infâme des pleurs, de la désespérance,  
Elle porte, en son sein, la désolation,  
Et sur son front, ces mots : Jeu, Spéculation !

AUGUSTE CHARBONNIER.

### UNE AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

(Suite et fin)

Sans s'arrêter à donner des explications aux curieux qui se pressaient autour de lui, M. Lucas emmena les deux Indiens à l'écurie, d'où, la veille, étaient sorties les deux montures que le ravisseur de sa fille avait achetées. A la porte, les deux Indiens se concertèrent quelques minutes, regardant le sol, semblant chercher quelque chose. Tout à coup, l'un d'eux poussa un cri guttural, et l'autre s'approcha ; ils échangèrent deux ou trois paroles laconiques, puis, remontant à cheval, firent signe à M. Lucas de les suivre, et sortirent au petit pas de la ville, se dirigeant directement vers la ferme même de ce dernier.

Arrivés au bouquet de bois où Georges Walter, la nuit précédente, avait attaché les deux chevaux, ils descendirent une seconde fois de cheval, et là, tenant leurs montures par la longe, étudièrent dans l'herbe des indices qu'ils étaient seuls capables de reconnaître. Au bout de quelques minutes, ils se remirent en chemin. Naturellement, ils allaient assez lentement, car de temps à autre, l'un ou l'autre s'arrêtait pour regarder plus attentivement dans l'herbe. A un mille à peine de la ferme, il fallut traverser une sorte de ruisseau, considérablement grossi par les pluies des jours précédents. De l'autre bord, il se passa bien dix minutes avant que la piste fût retrouvée. On voyagea ainsi toute la journée. La nuit venue, on s'arrêta : tant bien que mal, on campa sous la voiture, recouverte de couvertures en guise de tentes. On goûta aux provisions dont s'était muni le père d'Emérencienne, et, en prévision d'un réveil matinal, on se coucha.

Les deux Indiens dormirent de ce sommeil à la fois profond et léger des enfants de la prairie ; quant au malheureux père, malgré tous ses efforts, il ne put fermer l'œil de la nuit. Il avait hâte que le jour vint leur permettre de se remettre en route.

Lorsqu'il avait dit aux siens qu'il savait où était la jeune fille, il ne s'était pas un instant imaginé qu'il aurait cette immensité à traverser pour la retrouver. Il s'était dit que Georges Walter l'avait enlevée pour l'épouser et que, dans ce but, il l'avait emmenée au plus proche endroit où un prêtre pourrait les unir. Comme il voulait

à toute force empêcher ce mariage, qui lui déplaisait sans qu'il sût au juste pourquoi, et pour être certain de ne pas se rendre à un endroit alors que les deux jeunes gens seraient partis pour un autre, il avait pensé à s'attacher ces deux compagnons, dont il connaissait le flair impossible à tromper.

Quelle ne fut pas sa surprise quand, au lieu de les voir se diriger à l'est ou à l'ouest, ou même au nord, comme il s'y attendait, il les vit partir directement au sud. Il savait que, de ce côté, il n'y avait aucune habitation, et qu'il fallait aller aussi loin que les Etats-Unis pour rencontrer la première maison habitée par un blanc. Il n'en fallait pas davantage pour le tenir éveillé.

Malgré les merveilleux instincts des deux enfants de la prairie, il fallut trois longues journées et deux nuits, plus longues encore, pour franchir les quatre-vingt-dix milles qui séparaient la ferme des Lucas de la frontière américaine. Pendant tout ce temps, le malheureux père se minait d'impatience, car il se disait bien que les deux jeunes gens, n'ayant rien pour retarder leur marche, seraient arrivés bien avant le moment où lui-même atteindrait le premier village américain. Cependant, il essayait de se rassurer, en se disant que, sans doute, ils s'accorderaient un peu de repos avant d'aller trouver le prêtre qui unirait leurs destinées. Puis il y aurait bien des achats à faire, une toilette pour la jeune fille à préparer, peut-être ?

Enfin, on atteignit le premier village au delà de la frontière. Sans prendre le temps de dételer ses chevaux, M. Lucas courut chez le prêtre, devant sa demeure à la petite église surmontée d'une croix, qui la touchait. Il frappa à la porte. Un vieillard à l'air vénérable et bon vint lui ouvrir. Dans le salon où il fut introduit, il se trouva face à face avec ceux qu'il venait chercher.

Il serait bien difficile de décrire l'effet que son entrée si soudaine produisit sur le jeune homme et la jeune fille. Lui pâlit et se mordit si violemment les lèvres que le sang en jaillit ; elle, n'écoulant que son cœur, se jeta en pleurant dans les bras du pauvre père, dans les yeux duquel elle lisait une question. A son oreille, elle murmura : — Non, vous n'êtes pas arrivés trop tard. Mais pourquoi êtes-vous venu ? Je l'aime tant ! Si vous saviez comme il est bon !

Elle parlait encore qu'un autre heurt, plus violent celui-là, se fit entendre à la porte, et, une seconde fois, le vieux prêtre, qui avait compris sans peine cette scène muette, alla ouvrir. Un instant plus tard, un étranger au visage sévère entra dans l'appartement. A sa vue, le jeune homme pâlit plus encore que tout à l'heure. Se couvrant le visage de ses deux mains, il se laissa tomber d'un air abattu sur sa chaise, en murmurant : — Je suis perdu !

L'étranger se dirigea vers lui et, lui mettant la main au collet, comme on fait au plus vulgaire malfaiteur, le déclara prisonnier. Puis, se tournant du côté de ceux qui assistaient, épouvantés, à cette scène inattendue :

— Je suis heureux de vous apprendre, dit-il, que cet individu que je viens d'arrêter est le plus vil faussaire qui ait jamais vécu. Nous le cherchions depuis plusieurs années. Grâce au signalement que nous avons donné de lui à tous nos agents, dans les plus grandes cités comme dans les bourgades les plus petites, il a été reconnu ici, hier, et gardé à vue jusqu'à mon arrivée. Je sais même dans quelle intention il était venu ici, et vous pouvez vous estimer heureux, monsieur, et vous aussi, mademoiselle, que l'acte qu'il avait prémédité ne se soit pas accompli.

Un cri de douleur où perçait moins de honte que de chagrin partit du côté où la fille et le père se tenaient embrassés.

Georges Walter tressaillit et leva un instant les yeux.

— Allons, debout, lui dit cyniquement l'agent, suivez-moi.

Il se leva machinalement et suivit.

En passant près de la jeune fille, il s'arrêta et lui murmura à l'oreille :

— Que je sois coupable ou que je ne le sois pas, croyez du moins à une chose, Emérencienne, c'est que je vous ai aimé comme personne ne vous aimera jamais.

Et il y avait dans sa voix l'accent de la vérité. Quelques jours plus tard, M. Lucas repartait à travers l'immensité de la prairie, dans la direction de la petite ferme du Nord-Ouest, heureux, malgré tout, du résultat providentiel de son expédition.

Tout le long du voyage, la pauvre jeune fille pleura, sans prononcer une parole. Son père respectait son silence.

Lorsque, enfin, on aperçut le toit de la chaumière où elle avait passé de si heureux jours avec ses bons parents, son cœur se fendit, en même temps que d'autres heures non moins délicieuses lui revinrent à la mémoire.

Se penchant alors à l'oreille de son père : — Mon bon père, sanglota-t-elle, me serait-il permis de vous demander encore une faveur ?

Lui la serra dans ses bras. — Demande, ma pauvre fille, je te l'accorde d'avance.

— C'est de me permettre de me retirer au couvent... vous savez pourquoi.

Le père savait et comprit. A quelques jours de là, la note suivante tomba sous les yeux de M. Lucas, dans un coin de son journal :

"Chicago, 23 juillet 1880.—Le fameux faussaire, Georges Walter, a été condamné aujourd'hui à 20 ans de réclusion."

Le même jour, Emérencienne décachetait d'une main fébrile une lettre dont elle ne connaissait que trop l'écriture. Elle ne contenait que quelques lignes :

"Ma chère Emérencienne,  
"Je vous le demande avec larmes, croyez-moi, je suis innocent du crime dont on m'accuse, et pour lequel je vais passer les plus belles années de mon existence en prison. L'honneur me défend d'en dire davantage. Je sais que vous ne dévoilerez mon secret à personne."  
"GEORGES."

Emérencienne crut et pleura.  
A.-H. DE TREMAUDAN.  
Juin, 1903.

### ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Une "bouque" d'or.	Une boucle d'or.
Fixer des "braquettes".	Fixer des brochettes.
Se battre à "brasse-corps".	Se battre à bras-le-corps.
D'où vient ce "cabar-rois" ?	D'où vient ce "cabrouet" ?
Qu'ont-ils à "cacasser" ?	Qu'ont-ils à "jacasser" ?
Les "calimaçons" sont hideux	Les "colimaçons" sont hideux
Des "caneçons" de toile	Des "caleçons" de toile
Une "canisse" de fer-blanc	Un "bidon" de fer-blanc
Les "capines" ne sont plus de mode	Les "capelines" ne sont plus de mode
Le "calcul" est important	Le "calcul" est important
Vin "liqueureux"	Vin liqueureux
"Évitez-moi" la peine	Épargnez-moi la peine
J'en deviens	J'en viens
Il faut "égaler" nos lots	Il faut "égaliser" nos lots
Une incendie	Un incendie
Si j'étais "que" vous	Si j'étais vous
Fortune "conséquente"	Fortune considérable
La soupe sent "bonne"	La soupe sent bon
Quand l'eau "bourra"	Quand l'eau bouillera
Le cinquième	Le cinquième
"Comme" qu'il en soit	Quoiqu'il en soit
Un noeud "courant"	Un noeud coulant
Mal "éduqué"	Mal élevé
Donne-moi-z-"en"	Donne-m'en
Elle s'est "faite" mal	Elle s'est fait mal
Cet homme respectable "en" impose	Cet homme respectable impose
Je vous "observe" que	Je vous fais observer
C'est là "où" je demeure	C'est là que je demeure
On a "requiert"	On a requis

PETITE REVUE SCIENTIFIQUE

LES PROGRES DE L'AUTOMOBILE

C'est véritablement une construction originale que celle de l'automobile à coupe-vent multiples dont un constructeur anglais vient de donner la formule. On connaît bien le coupe-vent : il a été pratiqué en France, tout d'abord, sur des locomotives du réseau de l'Etat et de Paris-Lyon-Méditerranée, ce qui leur valut le nom de "locomotives à bec". Son principe consiste à munir les surfaces planes de la machine, à l'avant, de surfaces gauches géométriques en nappes d'hyperboles, et dont l'assemblage constitue des sortes de gros socs de charrue. La résistance de l'air, fort importante pour les véhicules lancés à grande vitesse, se trouve ainsi considérablement amoindrie.

Le constructeur d'automobiles dont nous parlons applique le coupe-vent avec un véritable snobisme, et il le généralise. Sa voiture est, en effet, munie d'un triple coupe-vent.

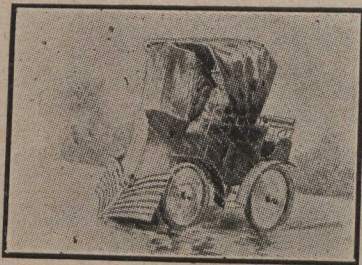
Au bas, devant le train de roues d'avant, le soc est formé de palettes de bois élastiques destinées à rejeter à droite ou à gauche soit l'obstacle rencontré, soit l'imprudent qui se sera mis sur le passage de la voiture, et cela, sans le navrer à mort.

Au-dessus, voici le coupe-vent proprement dit, destiné à diminuer la résistance de l'air au mouvement de la voiture.

Enfin, au-dessus encore, on aperçoit un troisième coupe-vent, transparent, en mica ou en verre armé.

Ce dernier préserve les voyageurs de la poussière s'il fait sec, de la pluie et des frimas si la saison est mauvaise.

Avec une combinaison de ce genre, il paraît



Une voiture automobile munie de trois coupe-vent superposés.

évident que l'on doit couper une tempête, comme dit le mot populaire, en trente-six morceaux ; c'est le record du coupe-vent.

NOUVELLE THEORIE SUR LA FORMATION DES CRATERES DE LA LUNE

Un membre de la Société astronomique de France, M. R.-S. Foger, propose une explication de la formation des cratères lunaires, qui a tout au moins le mérite de la nouveauté. Il les attribue à la chute d'astéroïdes tombant sur la surface lunaire à l'époque où elle était encore plastique sur une grande épaisseur. En exposant sa théorie à la Société astronomique, il a montré les résultats obtenus en lançant sur une surface d'argile des boulettes de la même substance. L'analogie des résultats ainsi obtenus avec les cratères lunaires est en effet frappante.

TACHES BRILLANTES SUR SATURNE

Depuis quelque temps, des taches blanches ont apparu sur Saturne. Leur examen pourra servir à faire de nouvelles mesures sur la rotation de la planète qui, d'après M. Hall, tourne sur elle-même en 10 heures, 14 minutes et 24 secondes.

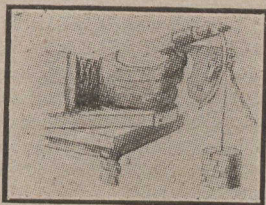
M. Denning a observé les deux taches en question et, pour faciliter leur observation, il donne le temps approximatif de leur passage au méridien central de Saturne.

L'ERGOMETRE DE MM. TH. SIMON ET J. ROUX

Les savants ne se contentent pas d'émettre de séduisantes théories en matière de physiologie : c'est principalement, et autant que possible, sur l'observation et sur l'expérience qu'ils s'appuient. Nous en avons un exemple dans le curieux ergomètre récemment combiné et présenté à l'Académie

des Sciences de Paris, par MM. Th. Simon et J. Roux.

Cet appareil permet de déterminer le travail mécanique, l'effort, fourni par un muscle isolé de l'organisme humain. De là, on déduit toutes sor-



Comment on détermine l'effort, le travail mécanique, fourni par un muscle isolé de l'organisme humain ; Pergomètre de MM. Th. Simon et J. Roux.

tes de renseignements intéressants pour étudier l'état et le fonctionnement de cet organisme.

Voici en quoi consiste l'ergomètre :

L'avant-bras du sujet, immobilisé sur un plateau par des courroies, laisse passer la main qui saisit une sorte de crosse de pistolet. Mais, cette main elle-même est revêtue d'un gant spécial, lequel ne laisse de liberté qu'à l'index. On va donc analyser la puissance musculaire de cet index.

Pour cela, on charge de poids variables une tige de cuivre articulée, laquelle, au moyen d'une douille, suit tous les mouvements du doigt.

L'appareil est enregistreur. A cet effet, une petite bande de papier à déroulement mécanique suit les mouvements du levier, et une pointe y imprime un signe chaque fois que le levier revient à son point de départ. Après une expérience, la longueur totale de la bande de papier, le poids étant connu, permet de calculer le travail mécanique total accompli par le muscle.

C'est, en somme, une façon de petit dynamomètre enregistreur fort bien combiné. Au point de vue philosophique, il présente, avec un certain nombre d'autres choses, cette particularité que, tout en l'admirant, on ne peut se dispenser de le "mettre à l'index".

POUR ECRIRE SUR LE VERRE

Comment peut-on écrire ou dessiner sur le verre, et avec quelle encre ?

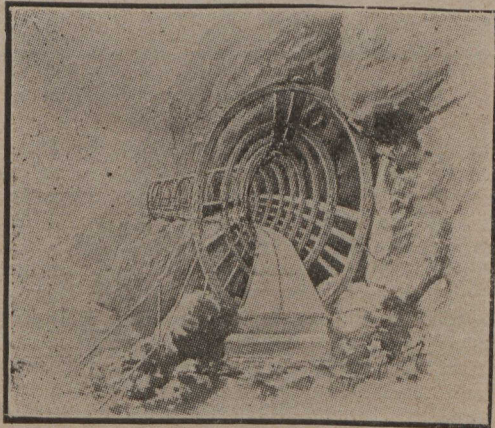
On sait bien qu'il y a le procédé à la cire et aux vapeurs d'acide fluorhydrique. Mais, il nécessite un dispositif spécial et compliqué.

Les forains, toujours ingénieux, se servent d'une encre composée d'acide fluorhydrique épaissi par du fluorhydrate d'ammoniaque ; on forme ainsi une pâte fluide dans laquelle on trempe la plume, et il ne s'agit plus que de savoir s'en servir.

Ajoutons, pour épuiser la question, que la pâte d'acide fluorhydrique et de fluorhydrate d'ammoniaque ne se prépare pas non plus comme un simple verre de sirop, et qu'il est bon, lorsque l'on ne dispose pas d'un laboratoire, de la demander aux fabricants de produits chimiques spéciaux.

UN PONT BIZARRE

Voici un bel exemple de l'audace des ingénieurs. Il s'agit du pont-route que montre notre dessin, en construction sur la côte nord de l'Irlande, dans



Un curieux pont sur la côte nord de l'Irlande, dans le comté d'Antrim, près de la "Chaussée des Géants."

le comté d'Antrim, près de Belfast, à peu de distance de la célèbre "Chaussée des Géants". C'est là que, dans l'histoire, la famille O'Neill livra des combats épiques contre les Anglo-Nor-

mands. D'énormes masses porphyriques, aux flancs abrupts, semblent vouloir barrer la route et viennent tomber à pic dans la mer. Les surmonter par des routes est chose fort difficile ; y percer des tunnels, c'est presque l'impossibilité, sinon au point de vue technique, du moins à celui de la dépense.

Les ingénieurs, préférant donc contourner les obstacles, ont combiné le pont-route dont nous parlons. Composé de fermes ovales, en acier, souple et solide, il s'accroche élégamment aux flancs de la falaise ; il aura 8 kilomètres de longueur, dont 5 kilomètres sont construits.

Assurément, il ne sera pas banal pour les touristes d'aller faire cette petite promenade ; et quel spectacle, lorsque la mer furieuse lancera ses vagues et ses embruns vers le rouleau d'acier frileusement abrité contre le pied de la falaise !

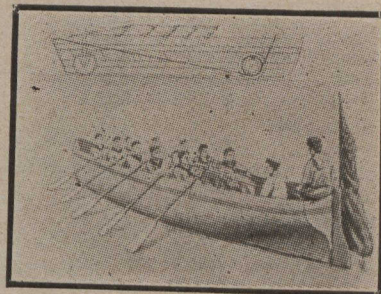
CANOT NOUVEAU GENRE

Il est assurément difficile, pour des marins, tout en conservant certaines qualités nautiques, de prendre possession de la terre ferme d'une façon plus originale que ne l'ont conçue les joyeux matelots américains lors de la récente parade donnée dans l'arsenal du 13<sup>e</sup> régiment N. G. N. Y., à l'issue de la parade du lieutenant-colonel Spicer.

Un bateau-terrien du type réglementaire, soit 28 pieds sur 4 1/2, y a évolué avec grâce dans une piste bien cirée : il portait 10 rameurs, 1 canon avec ses servants, 1 quartier-maître et 1 officier.

Il va sans dire que les ressources de la mécanique sont venues suppléer à l'absence de l'humide élément.

Le bateau en question, coupé suivant son plan d'eau, est pourvu, ainsi que le montre notre dessin, de roues dissimulées dans sa fausse quille.



Un canot à dix rameurs évoluant mécaniquement sur piste : essai original fait dans un arsenal des Etats-Unis.

L'une de ces roues est directrice et commandée par l'homme de barre : elle a les qualités mélangées du gouvernail et du guidon de bicyclette. L'autre roue est motrice et commandée par un encliquetage qu'un câble réunit aux poignées des avirons. De cette façon, lorsque la "nage" est commandée, et lorsque les matelots commencent à ramer, la chaloupe se met en mouvement et court sur le sol de l'arsenal comme sur une mer d'huile.

Avec une barque peinte en blanc, évoluant dans une salle noire, mais suivie par des feux de projecteurs électriques, l'effet est, d'après les organisateurs, tout à fait saisissant.

A quand les courses de canots à rames et automobiles sur piste ? La formule en est désormais acquise.

POUR ENLEVER LES TACHES D'OXYDATION

Le grand mérite du nickel et des pièces nickelées, c'est de rester toujours parfaitement propres et nettes. Parfois, cependant, dans des circonstances spéciales, on y constate des taches d'oxydation.

Pour enlever ces taches, il convient de les enduire de saindoux que l'on y laisse appliqué pendant trois jours au moins ; puis, on termine l'opération en frottant le métal avec un linge trempé dans de l'ammoniaque qui enlève graisse et tache.

Si l'oxydation est profonde, si les taches résistent, on fait intervenir une solution très diluée d'acide chlorhydrique, et ensuite on frotte, on lave à l'eau bien pure et on polir.

## LES FUNÉRAILLES DE SANG

A Djévah, sur les rives du Brahmapontu, là où jadis s'éleva l'antique Védéh, se dresse le temple magnifique consacré à Siva, le dieu à l'épée flamboyante.

De tous côtés, du sommet des collines violettes, des sentiers qui traversent la plaine, convergent vers le temple de longues théories d'Hindous, muets et recueillis.

Car c'est cette nuit que vont avoir lieu les funérailles du saint brahme de Belpour.

Dans le ciel bleu et limpide, la croix du Sud brille, majestueuse, au milieu de sa cour d'astres d'or : l'obscurité semble lumineuse, comme en ces admirables nuits des tropiques, et l'air est chargé du parfum des fleurs auquel se mêle une odeur capiteuse de myrthe et d'encens.

La brise du soir, légère et fraîche, apporte de loin les émanations de la jungle, et, au loin, sur les bords du fleuve majestueux, on entend la voix basse du tigre, le seigneur de la jungle, qui se met en chasse, et les barrissements des éléphants, qui se baignent et jouent dans l'eau.

Bientôt une foule muette se presse devant la porte du temple, dont les vantaux sont encadrés de deux éléphants de pierre, massifs et grandioses, dont les trompes sont abaissées en un geste qui semble rituel.

Des voix aériennes et mystérieuses planent dans l'air. On ne sait d'où elles viennent.

Devant le temple, près de la porte, sur une claie de fleurs, raide et figé dans son immobilité dernière, le brahme célèbre dort son sommeil éternel.

A sa tête, un lotus énorme, la fleur vénérée, semble jaillir du sol de granit.

Sans bruit la foule s'incline et va se ranger sur les bas-côtés du temple.

Une atmosphère de terreur mystique règne dans l'immensité de la nef. Les chants se taisent et, des portes du temple, surgissent deux longues théories de prêtres vêtus de larges robes blanches, suivies de bayadères consacrées à Siva, qui s'avancent deux par deux, en leurs tuniques de gaze pailletée d'or. Leurs bras nus sont cerclés de serpents d'or, l'animal cher à Siva. Arrivés près du corps, les cortèges s'arrêtent et se figent en des poses hiératiques.

Puis les rites commencent. Le Pourôhita ou prêtre des sacrifices renouvelle le sarva-prayaschita, la purification dernière. Il oint d'huile sainte le front, les yeux, les tempes, le nez, la bouche, la nuque, l'estomac et les pieds du mort.

Puis de jeunes Hindous, les reins ceints du pagne de lin éclatant de blancheur, apportent sur des plats de vermeil de la poudre de santal, des fruits, des fleurs, des galettes de riz et de maïs, du vin. Un prêtre les suit, soutenant la vaste coupe à deux anses qui contient le pantha-gavia, la liqueur sainte, faite de lait de vache, l'animal sacré. Le pourôhita en verse quelques gouttes sur les lèvres fermées à jamais.

Désormais, la purification est complète, l'âme peut sans crainte s'envoler et paraître devant Yama, le juge des enfers. Alors, les chants éclatent de nouveau, mais joyeux et clairs, cette fois, et, devant l'autel de Dieu, les bayadères rythment les danses sacrées.

Mais, en un geste lent et solennel, le grand prêtre a levé de bras. Tout se tait, tout s'arrête. Quatre brahmes vénérables à la barbe blanche s'approchent et couvrent le corps d'étoffes somptueuses. Quatre autres s'avancent ensuite, portant un brancard fleuri, sur lequel on place la dépouille terrestre du brahme saint de Djelpour. Devant eux se tient le chef des funérailles, ayant en main une torchée d'or d'où jaillit une flamme verte.

Derrière le corps se massent les autres prêtres, les bayadères et la foule attentive. Puis de nouveau la porte s'ouvre sans bruit et le cortège descend jusqu'à la rive du fleuve, pendant que les pleureuses et les pleureuses emplissent l'air de leurs cris déchirants.

Là se dresse un bûcher énorme fait de bois résineux et de santal. Aux quatre coins sont dressés des torchères aux flammes pourpre et émeraude, et dans la nuit vaporeuse et tiède, cela fait un spectacle fantastique, angoissant.

Devant le bûcher, une fosse béante attend. Le chef des cérémonies funèbres l'arrose d'eau lus-

Le chef des cérémonies leva vers le jeune homme son oeil, où nulle émotion ne se lisait.

—Ibrahim Adil, fils d'Adil, tu sais ce qu'attend de toi les Dieux.

—"Sous les fleurs de lotus, tu descendras, lié aux poutres sacrées, le courant du fleuve. Si les caïmans sacrés se détournent de toi, c'est que les dieux veulent ton union avec la belle Josa.

—"Si tu périss, c'est qu'ils veulent que tu gagnes les plaines célestes où t'attend l'âme du saint brahme de Djelpour, qui t'aimait comme un fils.

—"Va, et que Siva te soit propice.

C'est à peine si, dans la figure résignée du jeune Hindou, luit un regard de crainte.

Sans révolte, il se laisse attacher aux poutres fleuries de roses et de lotus qui sont fixées à une sorte de radeau.

Des cordes épaisses et neuves l'enlacent sous les aisselles, lui interdisant tout mouvement. Et, au son des cistres et des cymbales, aux chants liturgiques des brahmes, il part à la dérive, entraîné par le courant.

Sur la rive, Josa, en larmes, se labourant la poitrine et le visage de ses ongles ensanglantés, poussé des cris déchirants.

Le chef des cérémonies, lui, regarde. Il sait ce qu'il fait en livrant à l'épreuve Ibrahim Adil, fils d'Adil, dont l'influence parmi le peuple l'épouvante, et qui, un jour, l'avait menacé de le faire chasser de la caste sacrée, et dont il convoitait la fiancée pour son propre fils.

Il est d'usage qu'aux funérailles d'un prince ou d'un brahme puissant, un homme de la secte de Siva soit exposé à la dent des caïmans sacrés, et le sort, habilement préparé, a désigné Adil.

De son oeil atone, le prêtre suit la victime. Mais le radeau fleuri n'a pas atteint le milieu du Brahmapoutre, que de l'eau jaillit des museaux effilés, suivis de corps allongés dont les écailles miroitent sous l'éclat du bûcher, qui achève de se consumer. Ce sont les caïmans sacrés. Ils laissent derrière eux comme un sillage de pourpre et d'argent.

Alors, un cri affreux traverse l'air. Une des horribles bêtes a saisi la victime des brahmes par un pied et le lui arrache. Le sang jaillit de la plaie béante ; avides, les sauriens immondes donnent l'assaut au radeau, qui culbute.

Ce n'est plus qu'un grouillement affreux où l'on distingue des écail-

les qui brillent, des pattes courtes qui s'agitent et des queues énormes qui battent l'eau écumeuse avec des claquements sinistres.

Puis tout se tait : on ne voit plus que des débris de poutres et des tiges fleuries qui surnagent sur l'onde glauque, tandis qu'un nuage pourpre s'étend et s'élargit parmi la transparence des eaux.

Alors la foule se disperse, tandis que le cortège Josa, tombée sans vie sur le rivage.

Dans le ciel cloué d'astres, la Croix du Sud continue de briller, implacable, et dans l'ombre tiède et lumineuse, la brise apporte les parfums des fleurs mêlés à l'odeur imperceptible du cinabre et de l'encens.

## AUX POITRINAIRES

Le BAUME RHUMAL soulage les poitrinaires et les guérit.



Une des horribles bêtes a saisi la victime par un pied



# POUR NOS LECTRICES

## CHRONIQUE DE LA MODE

Chaque saison amène avec elle des créations nouvelles qui se spécialisent et, par cela, s'imposent à ceux et à celles qui cherchent du "nouveau". Ces créations réunissent parfois l'élégance au pratique, d'autres fois, leur seul mérite consiste en une originalité voulue.

Je ne sais dans laquelle de ces deux catégories je dois placer les chapeaux pour bains de mer, en toile blanche et en piqué blanc dont on nous parle très particulièrement les avantages : légèreté... C'est à peu près la seule qualité que leur recon- naisse. Mais peu importe. Vous leur en décou- vrez peut-être d'autres ; aussi, mesdames, ne me reste-t-il qu'à signaler et... à passer.

Non seulement la toile, le piqué blanc sont ac- ceptés pour le chapeau du matin, mais encore la toile pointillée, avec un fond bleu marin et un mélange de points noirs, blancs, rouges. Quant à la forme des uns et des autres, elle ne diffère pas : fond assez haut, rond, ayant reçu un coup de poing sur le côté, bord large et uni, en un mot, imitation exacte du chapeau de paille des hom- mes. Et chose étrange, autant l'on met de soins à se coiffer négligemment,—passez-moi le mot— mal le matin, autant on met de soin à se coiffer élégamment l'après-midi.

A la ville comme à la campagne et aux bains de mer, on est heureux, au moment des fortes chaleurs, d'avoir, là, sous la main, un élégant déshabillé qui puisse au besoin servir de robe d'intérieur. Selon son genre d'élégance, le déshabillé se nommera tea-gown, matinée, pei- gnoir.

Le premier dont je viens de voir un remarqua- ble modèle est en satin liberty jaune ivoire, fort agrémenté de tulle, de rubans de soie, de dentel- les. Le tea-gown, une robe d'intérieur, très élé- gante, très habillée, demande un milieu luxueux, très riche. Non ajustée, cette robe tombait en plis majestueux, de soie jaune ivoire. Le devant (d'une pièce) était en mousseline de soie ivoire, entièrement plissée, des côtés partait une robe en satin de couleur très claire descendant en plis mous sur lesquels venait retomber un grand pli Watteau parti des épaules, et qui formait un genre manteau de cour. Des manches en satin liberty sortent de grands bouffants en mousseline de soie plissée à moitié couverts de point de Ve- nise blanc ou ivoire ; des noeuds en ruban de soie jaune rattachent ou semblent rattacher à l'épaule un grand col en point de Venise.

Le second déshabillé, très élégant aussi, mais moins recherché, que nous appellerons du nom de matinée, se fera en surah, en toile de soie ou toute autre étoffe molle et soyeuse que l'on vou- dra. La mode n'autorisant pas les formes ajustées, le plissé soleil trouvera très judicieusement son emploi ici. De la soie molle plissée, rien de plus joli, de plus gracieux, surtout encore quand ce plissé est coupé dans la largeur de la jupe et sur deux ou trois rangs par un joli entre-deux de dentelle, dont quelques carrés de filet brodé vien- nent encore couper la monotonie.

L'élégance de la matinée résidera surtout dans la coupe des manches et la forme du col. Les pre- mières seront extraordinairement amples du bas, ouvertes, laissant apercevoir, dans certains mou- vements, le bras presque en entier ; au contraire, très serrées à l'épaule. La garniture d'entre-deux et de carrés de filet brodé se répétera, cela va sans dire, au bas des manches. Quant au col, tout en dentelle ou en broderie anglaise, il partira in- différemment d'un empiècement en mousseline de soie plissé et brodé, ou découvrira entièrement le cou en dégageant la nuque derrière. Ceci est une affaire de goût, dont, mesdames, vous avez toute la responsabilité.

Ce second genre de déshabillé pourra encore être copié avec une petite mousseline de laine, en crépon très léger ou en voile.

Enfin, le troisième genre de déshabillé, qui com-



**ROBE SIMPLE**, en toile ficelle. La jupe à empiè- cement étoile est à plis chevauchés, très amples au bas. Corsage plissé au-dessous d'un empiè- cement cerclé de guipure ou de bandes ajourées. Autour de l'empiècement découpé devant en pat- tes, froncent deux volants de linon de ton ficel- le ou blanc. La fermeture se cache sous un pli rond, piqué de boutons de nacre. Manche fron- cée dans un poignet cerclé de jours. Ceinture de soie noire.

Matériaux : 6 verges de toile.

### NAPPERON A DESSERT

Le modèle que nous publions représente le cro- quis d'ensemble d'un élégant napperon pouvant servir également pour des nappes et des serviet- tes. Le détail, qui représente la broderie en gran- deur naturelle, se répétera dans les carrés clairs de la toile de Rhodes à damiers couleur, sur la- quelle on exécutera l'ouvrage.

Le travail, comm on peut en juger d'après le dessin, est facile à exécuter.

On se sert pour broder de cotons lavables de teintes naturelles pour les poires, vert trois tons pour les feuilles et les nervures, et réséda pour les tiges.

Dans les carrés de couleur on brodera quelques petites étoiles au point de croix dans des tons plus clairs pour les carreaux foncés, et réciproquement dans les carreaux clairs.

porte le simple peignoir. Mais il est encore moyen d'enjoliver celui-ci en prenant, par exem- ple, pour sa composition, un joli organdi à fleurs, de la mousseline à pois, du tussor ou du linon. Les fleurs par elles-mêmes lui donneront un air ha- billé, surtout si on l'orne d'un joli jabot de den- telle contournant un large empiècement, car je me hâte de le dire, le peignoir à la mode ne ferme plus devant. La fermeture se place sur le côté, sous le bras, pour ne pas entraver la ligne, et prend plu- tôt, quand il est tant soit peu habillé, l'air d'une robe empire, sans la ceinture.

Les plissés sont très à la mode ; mais un volant haut surmonté d'une broderie, d'un entre-deux, ne fera pas mal non plus.

Il importe avant tout de décider de sa destina- tion, puis on procédera au choix de la forme et des garnitures.

Le peignoir en lainage blanc, d'une élégante simplicité, fera encore une jolie robe d'intérieur de malade.

## PETITS BILLETS POUR LES COQUETTES

Où, quand la femme parle, ce n'est pas la dou- ce musique de sa voix seule qui doit plaire et sé- duire ; c'est aussi, en même temps, le tendre et suave parfum qui se mêle aux paroles, naît avec les mots sur les lèvres, se répand en effluves dé- licats, à peine perceptibles...

Mais cette senteur doit être infiniment subtile. Connaissez-vous l'horreur de ces haleines douteu- ses qui cherchent à se dissimuler, par les odeurs violentes des menthes, des cachous !...

Pour conserver, toute sa vie, une haleine fraî- che et juvénile, deux choses sont nécessaires.

Veiller minutieusement à l'état de ses dents ; trois ou quatre fois par an, se faire examiner par le dentiste ; chaque matin, procéder longuement à la toilette des quenottes, des gencives... après chaque repas, se rincer la bouche...

Veiller, avec autant de soin, au bon fonctionne- ment de l'estomac. Soigner la moindre dyspe- sie ; éviter certains aliments dont la décomposi- tion produit une haleine fade et nauséuse.

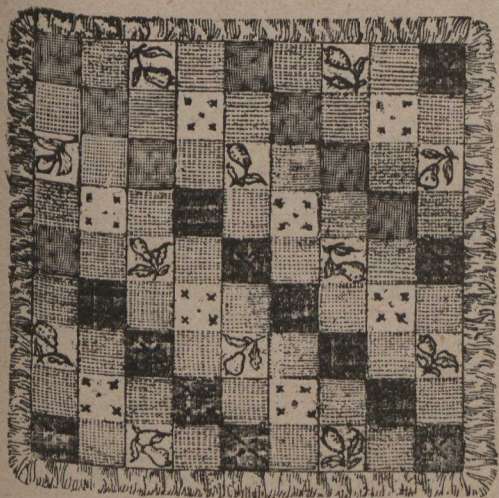
On peut se parfumer la bouche avec des infu- sions de racines d'iris, de pétales de roses, ou de violettes, employées comme gargarismes ou rince- bouche ; ou tout simplement en sugant, de temps à autre, quelque fine dragée à la vanille dont le parfum se transmet aussitôt en subtile et exci- tante senteur de jeune bouche fraîche, gerbe de fleurs, bouquet de roses et de perles...

## PETITE RECETTE DE CUISINE

### CREME SANS FEU

Prenez le dessus et la crème du lait, plein un plat, mettez-y quatre cuillerées de sucre râpé, et la grosseur d'une tête d'épingle de bonne pressure que vous dissoudrez, puis vous remuez le lait un peu pour le faire prendre également.

Quand on veut servir cette crème, on râpe du sucre dessus et on y ajoute dix à douze gouttes de fleurs d'oranges. Si la pressure est bonne, la crème prend en moins d'une heure et fournit un délicieux dessert.



## NAINS ET GÉANTS

Le géant Beaupré, dont l' "Album Universel" a déjà parlé à ses lecteurs, vient de s'allier à... une géante ? direz-vous. Non, mais à un nain dont la taille est aussi extraordinaire que la sienne. Nous avons nommé Jules Clermont, âgé de trente-deux ans, natif de Saint-Néré, et haut à peine de trois pieds.

Clermont paraît encore plus petit qu'il ne l'est réellement, lorsqu'il se tient debout près d'Edouard Beaupré, dont la taille est de 8 pieds 2½ pouces.

Partout où il est passé, le nain canadien s'est fait remarquer comme danseur et comme musicien. Pourvu d'un violon plus ou moins brillant, il a su attirer à lui des foules de curieux avides de le voir et de l'entendre.

Clermont vient de déposer l'archet pour suivre la carrière aventureuse des voyages et des exhibitions lointaines. Il doit partir incessamment pour une longue tournée aux Etats-Unis, en compagnie de Beaupré, le géant si populaire.

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur offrant, aujourd'hui, en même temps que la gravure ci-jointe, l'étude suivante sur les nains et les géants :

## LES NAINS

Sous le nom de nains on désigne tous les êtres dont l'extrême petitesse de taille contraste avec les proportions de la généralité des espèces.

A la petitesse de la taille se joignent souvent les difformités et, dans l'espèce humaine, le défaut d'intelligence, ou tout au moins un manque d'équilibre dans les facultés intellectuelles.

Le froid excessif a quelquefois pour effet d'arrêter la croissance. Le type des nations polaires, Lapons, Groenlandais, Esquimaux, etc., ne dépasse jamais quatre pieds et demi, et encore, cette mesure est-elle chez ces peuplades une rare exception.

La chaleur a parfois des conséquences analogues ; elle pousse les animaux et les végétaux vers leur développement reproductif avant terme ; de ce développement hâtif résulte une précocité qu'on ne saurait nier, mais en même temps une impuissance rapide, un épuisement prochain et des imperfections nombreuses, parmi lesquelles l'exigüité de la taille figure en première ligne.

Les nains sont rarement bien conformés : une tête énorme, des membres tors, des jambes grêles, une intelligence très bornée, quand elle n'est pas absente tout à fait, souvent même une somnolence et une stupidité invincibles, tel est leur lot le plus fréquemment. Ajoutons qu'ils sont, à de rares exceptions près, méchants et envieux : cela, d'ailleurs, s'explique et s'excuse par les railleries auxquelles ils sont en butte. Leur vie est rapide en proportion de leur précocité : vieux et cassés à vingt ans, ils meurent d'ordinaire vers cet âge, de rachitisme et de carie des os.

Malgré les anciennes traditions grecques affirmant qu'il avait existé dans les anciens temps des peuples de nains la science moderne a toujours contesté la possibilité de ce fait. Elle a relégué au rang des chimères ces spithamiens (hommes hauts de trois palmes) que Pline le naturaliste fait vivre de son temps dans l'Inde, sur les bords du Gange.

Cependant, il paraît aujourd'hui avéré que des tribus entières, composées de nains, habitent l'intérieur de l'Afrique.

Ces nains sont remarquables par la ténuité de leurs membres, contrastant avec un ventre très proéminent, la longueur de la partie supérieure du corps comparée à la partie inférieure, la petitesse des pieds et des mains. Le thorax, trop ouvert en bas, est, entre les épaules, extrêmement plat et comprimé ; le dos est creux, les jambes

sont arquées et les tibias ployés en dedans. L'agilité et l'aptitude à sauter des Akkas sont incroyables, étant donnés leurs jambes courtes et leur gros ventre. Ils ont pour armes, la lance, l'arc et la flèche, toutes armes de si petite dimension qu'elles ressemblent à des joujous d'enfant, ce qui ne les empêche pas de chasser le buffle et de s'attaquer même aux éléphants, dont ils crevent d'abord les yeux à coups de flèches.

Partout ailleurs, dans le monde connu, le nain est un fait accidentel, une erreur de la nature, comme tous les autres monstres, à moins qu'il ne soit le produit d'une industrie barbare. Les nains ont joué un certain rôle dans l'histoire, bien avant le Moyen-Age, où tout grand seigneur eut son nain et son bouffon ; on citait, par exemple : le nain d'Auguste, à la mémoire duquel ce prince

plus d'une fois et avec talent contre Cicéron. Au temps de Jaïnblaque, il y avait à Alexandrie un philosophe nommé Alypius ; il n'avait pas deux pieds de haut. On vantait sa science et sa dialectique. On rapporte qu'il rendait souvent grâce à Dieu de n'avoir chargé son âme que d'une minime portion de matière corruptible.

## LES GEANTS

Paulo majora canamus.—(Virgile)

L'étymologie du mot "géant" (fils de la Terre) se rattache à une légende primitive qui fait naître les géants de la Terre. A-t-il existé de véritables géants, tels que les anciens nous les représentent ?

Remarquons d'abord que, parmi les auteurs de l'antiquité, qui parlent de l'existence des races de géants, il n'en est aucun qui prétende en avoir jamais vu, ni même qu'il en existât encore de son temps. Tous se bornent à dire que les géants existaient à l'origine des temps, et que leur souvenir s'est conservé par la tradition poétique venue de ces premiers âges. Quant à ceux qui nous parlent de corps de géants, ou plutôt de squelettes retrouvés et déterrés, ils ne les ont pas vus davantage, et ne font que répéter un on dit grossi de bouche en bouche.

Les divers climats exercent souvent une influence remarquable sur les habitants qui y vivent. Les races du midi de la Suède, du Danemark, de la Pologne, de la Livonie, de l'Ukraine, de la Saxe, de la Prusse et de l'Angleterre, les Tartares Mandchoux ou Chinois du nord, sont d'une taille beaucoup supérieure à celle des méridionaux. Les peuplades de l'Amérique du Nord sont aussi d'une taille beaucoup plus élevée que les peuplades de l'Amérique du Sud. Cependant, vers la pointe extrême méridionale, dans la Patagonie, les habitants sont renommés pour leur haute taille.

Quant aux faits individuels de tailles exceptionnelles, ils sont extrêmement nombreux. L'histoire aussi en a enregistré un grand nombre. Pline rapporte que, de son temps, on amena à Rome un Arabe nommé Gabbara, dont la taille était de 9 pieds 9 pouces romains, ce qui équivaut à 8 pieds 10 pouces français. Au XVII<sup>e</sup> siècle, parut à Rouen, selon Del Rio, un géant de 9 pieds. Le roi de Prusse, Guillaume I<sup>er</sup>, avait, parmi ses gardes du corps, un géant de 8½ pieds. Le squelette d'une jeune fille, observé par Offenbach, avait la même taille. Vanderbroeck assure avoir vu au Congo un nègre de 9 pieds.

## L'ABBÉ PECCI ET LES ORANGES

Il y a environ soixante-douze ans, c'était sous le pontificat de Grégoire XIV, sur le balcon d'une villa dominant la ville de Rome, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'une soutane, s'entretenait gaiement avec une fillette de dix ans. A leurs pieds s'étendait une suite de magnifiques jardins.

La fillette remarqua tout à coup des oranges mûres, qui, en face d'elle, tachaient de leur or le feuillage luisant.

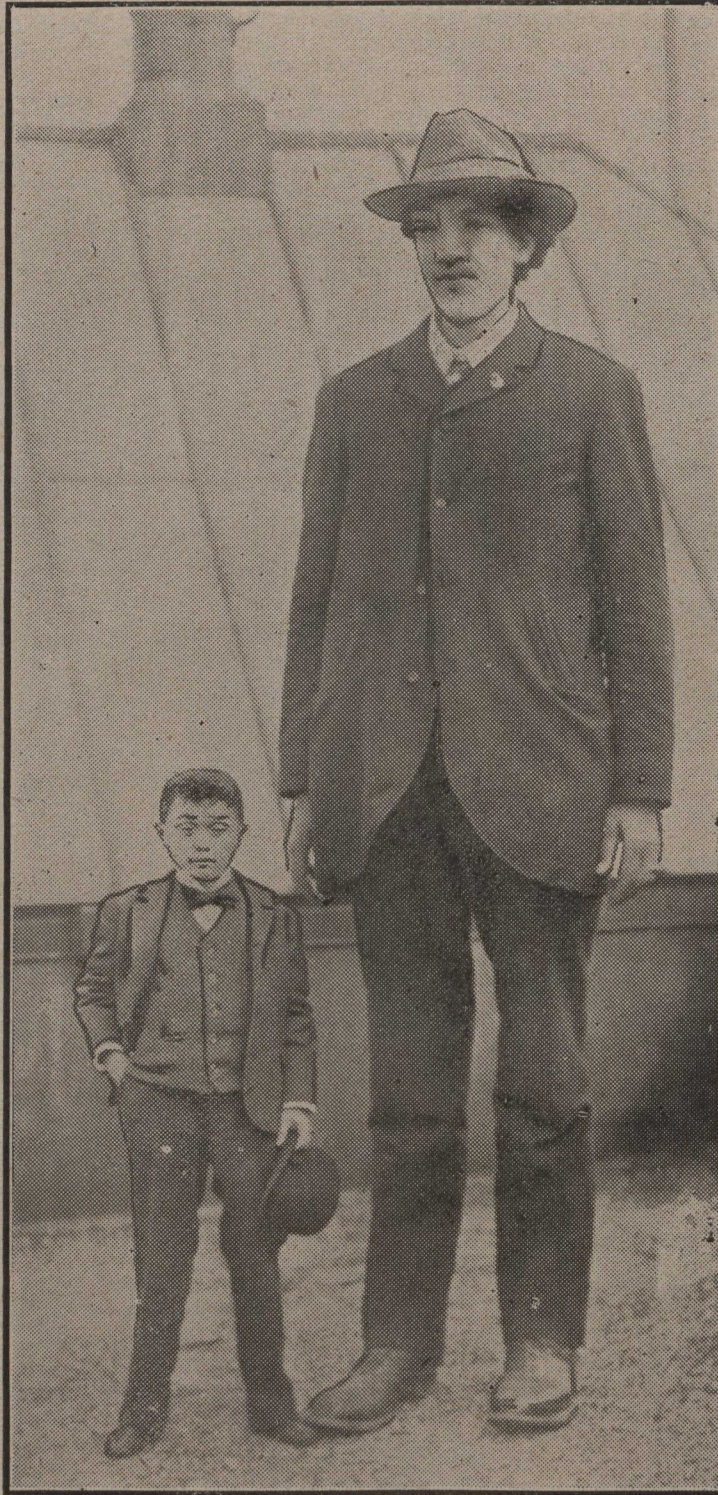
—Quel dommage que ces oranges appartiennent à notre voisin, les nôtres ne sont pas encore mûres ! Mais que faites-vous donc, M. l'abbé ?

Le jeune homme était, en effet, descendu du balcon et escaladait le mur mitoyen. Quelques instants après, il venait déposer les beaux fruits dorés dans le tablier de la fillette.

Il y a quelques années, la duchesse de Brescel, une vieille dame aux cheveux tout blancs, se rendait au Vatican pour présenter ses hommages à Sa Sainteté ; Léon XIII la reçut avec la plus extrême bienveillance.

—Vous souvenez-vous, Sainteté, dit tout à coup la duchesse, du jour où, autrefois, vous m'avez cueilli des oranges ?

—Chut ! chut ! Ne parlez pas de cela, murmura en souriant finement Léon XIII, en posant un doigt sur ses lèvres.



Le nain Clermont et le géant Beaupré

inconsolable fit élever une petite statue dont les yeux, dit-on, étaient figurés par deux diamants ; le nain que Tibère admettait à sa table, et qui osait dire à cet emphitryon redoutable des vérités qu'aucun citoyen n'eût pu répéter sans risquer sa vie, etc....

A côté de ces nains, jouets des puissants d'alors et dont l'histoire a oublié les noms, elle nous a gardé ceux de quelques nains dont la taille exiguë n'était due qu'à des circonstances exceptionnelles. C'étaient : Marius Maximus et Marcus Tullius, tous deux chevaliers romains ; leurs corps, qui n'avaient pas trois pieds de haut, furent embaumés ; C. Licinius Calvus, orateur nain, qui plaïda

**ÇA ET LÀ**

**PAPES MOINES**

Il y a eu soixante-deux papes sortis des ordres religieux. Le dernier a été Grégoire XVI, qui était camaldule, et qui n'était pas évêque, bien que cardinal, quand il fut élu Pape. Il dut recevoir la consécration épiscopale après son élection. On compte vingt-sept papes sortis des chanoines réguliers de Saint-Augustin, vingt-sept Bénédictins, cinq Franciscains, quatre Dominicains, quatre Cisterciens, un Chartreux, un Carme, etc. La Compagnie de Jésus n'a fourni aucun pape. Comme on en demandait la raison à un Jésuite qui avait beaucoup d'esprit :

— Vous vous trompez, dit-il, il y en a eu un, et le plus grand.

— Qui donc ?

— Saint Pierre n'était-il pas de la compagnie de Jésus ?

**LA PLUS GROSSE GRENOUILLE DU MONDE**

La plus grosse grenouille du monde appartient à Chauncey Coleman, hôtelier, de Fredericton, N.-B. Cette grenouille est morte récemment, et l'on peut encore la voir aujourd'hui, empaillée. Elle naquit et fut élevée sur la ferme de M. Coleman, à Kilarney, à quelques milles de Fredericton. Elle était d'abord semblable à toutes les autres grenouilles, mais elle commença bientôt à prendre d'énormes proportions. Elle vint à peser dix-sept livres et à mesurer vingt-sept pouces de longueur et quinze pouces de largeur. Elle apprit aussi une foule de tours. Elle ne manquait jamais de répondre à l'appel du dîner, et elle pouvait sauter par-dessus une barrière de dix-huit pouces de hauteur. Si elle eût vécu plus longtemps, déclare M. Coleman, on eût pu lui apprendre à chanter et à valser. Quelle grenouille merveilleuse !

**LES DROITS DU ROI D'ANGLETERRE**

Les droits du roi d'Angleterre sont aussi nombreux que variés. Tous les animaux errants, depuis les chevaux jusqu'aux chats de gouttières, sont la propriété du roi. Il n'a qu'à les réclamer. Les baleines pêchées sur les côtes anglaises sont animaux royaux : le roi a droit à la tête, la reine au reste du corps — à cause du corset sans doute. — Le roi a droit encore aux peaux de tous les animaux, aux fourrures qui sont dans son royaume. Pas cependant aux pelisses des promeneurs.

Il peut réclamer tout trésor trouvé dans les limites de son royaume, et quand on connaît cette particularité, on comprend pourquoi Edouard VII tenait beaucoup à ce que le Transvaal devint terre britannique.

**LA DUREE DES CONCLAVES**

L'« Osservatore romano » publie l'intéressante statistique que nous reproduisons ci-dessous, donnant la durée exacte des principaux conclaves :

	Jours
1447 — Nicolas X . . . . .	14
1455 — Calixte III . . . . .	12
1458 — Pie II . . . . .	14
1464 — Paul II . . . . .	14
1492 — Alexandre VI . . . . .	3
1501 — Pie III . . . . .	33
1503 — Jules II . . . . .	18
1513 — Léon X . . . . .	47
1523 — Adrien XI . . . . .	12
1623 — Grégoire XV . . . . .	1
1614 — Urbain VII . . . . .	17
1769 — Clément XIV . . . . .	106
1775 — Pie VI . . . . .	104
1813 — Léon XII . . . . .	35
1829 — Pie VIII . . . . .	36
1831 — Grégoire XVI . . . . .	62
1846 — Pie IX . . . . .	3
1878 — Léon XIII . . . . .	2
1903 — Pie X . . . . .	3

**BOUTEILLES GEANTES**

On vient de fabriquer à l'usine de l'Illinois Glass Company les plus grandes bouteilles qu'on ait jamais faites. Chacune d'elles a une capacité de 50 gallons. Ce n'est qu'après plusieurs essais infructueux qu'on a réussi à souffler quatre bouteilles absolument parfaites. Leur hauteur est de 71 pouces et leur largeur au fond atteint près de 16 pouces. Ces bouteilles sont destinées à être exposées à la grande World's Fair, qui s'ouvrira à Saint-Louis, au printemps prochain.

**LES ONGLES**

Jeunes filles qui pensez à vous marier, avant de donner votre parole à celui qui demande votre main, regardez-lui attentivement les ongles, vous connaîtrez ainsi son caractère.

S'ils sont longs et effilés, vous aurez affaire à un rêveur, à un poète et quelquefois à un paresseux.

Longs et plats, il sera doux et fidèle.  
Larges et courts, il sera brutal.

Fortement colorés, votre futur sera courageux et robuste.

Durs et cassants, la colère sera son apanage.

Recourbés, ah ! l'hypocrite et le faux bonhomme.

Mous, quelle femmelette !

Rongés, refusez, c'est un volage et un libertin.



La plus grosse grenouille du monde

**L'ASSASSIN DU CHRIST**

Un second attentat tragi-comique vient d'être perpétré par un paysan du village de Sendjischova, département de Kulbuschowa, en Galicie (Autriche-Hongrie), contre la personne de Jésus-Christ ! Ce paysan, voyant une pluie continuelle saccager ses récoltes, fit prières sur prières pour voir cesser ce déluge désastreux. Mais les saints ne lui furent pas favorables. Alors, tombant dans une fureur excessive, il alla un jour, sous une averse généreuse, s'agenouiller au pied d'un christ en bois, cloué sur une croix. Dévotement, mais la rage dans l'âme et les larmes aux yeux, il le supplia d'exaucer sa prière. O désespoir, l'Eternel demeura impassible. Alors, le paysan n'y tenant plus, lança d'une voix irritée cette apostrophe :

— Eh bien ! c'est ainsi que tu règnes ? C'est ainsi que tu gouvernes et nous protèges ?

Puis, tirant un revolver de sa poche, il fit feu à bout portant et par trois fois sur le visage de Jésus-Christ. Il attendit encore quelques minutes pour voir le résultat de sa prouesse, mais il fut pris de frayeur et tomba évanoui.

**LES PLAINTES D'UN MECONTENT**

J'étais venu m'établir à Beauloire, à cause de la situation avantageuse de cette localité. Mais, hélas ! je serai obligé de fuir, car tout ici va de mal en pis.

Tenez, par exemple :

Le notaire n'a pas une minute à vous donner. Le contrôleur vous impose sa manière de voir. Le receveur ne reçoit pas. Le percepteur n'a pas la perception nette des choses.

Le banquier prête à la critique. Le médecin ne soigne que sa toilette. L'architecte élève ses prétentions. Le limonadier vous abreuve d'amertumes. Le restaurateur vous nourrit d'illusions. Le boucher tue le temps et assomme sa clientèle.

L'horloger remonte ses prix. Le serrurier met la clef sous la porte. Le menuisier vous scie le dos et porte des plinthes au parquet.

Le forgeron se forge des idées noires. Le cordonnier a mauvaise alêne. Le cordier vous donne du fil à retordre. Le bonnetier parle trop bas. L'imprimerie vous fait une mauvaise impression.

Comment vivre dans un tel pays ?

**LA FANTAISIE D'UNE ACTRICE**

Une actrice américaine, Miss Elizabeth Tyree, vient de donner un dîner extraordinaire aux différents membres de sa troupe lyrique.

Le repas était composé uniquement de poissons les plus rares et les plus variés. L'aspect de ces mets était, paraît-il, des plus décoratifs. Il y en avait de toutes formes, de toutes dimensions, quelques-uns présentés avec leurs merveilleuses colorations habituelles, grâce à des préparations savantes, à l'usage d'ingrédients variés. Le coûteux poisson japonais, appelé « télescope », servi sur du pain grillé, fut le clou du dîner. Les murs de la salle à manger avaient été couverts d'algues et de mousses marines.

Au centre de la table, on avait figuré un lac en miniature où nageaient des poissons vivants. La jolie maîtresse de maison portait elle-même une robe vert d'eau recouverte d'écaillés irisées. Les convives étaient, eux aussi, costumés avec une fantaisie toute marine. Les hommes s'étaient travestis en homards, en dauphins, en crabes, etc. Les femmes avaient des cuirasses d'écaillés diaprées, surchargées de corail, de perles, de coquillages, d'herbes aquatiques. Les serviteurs eux-mêmes étaient habillés en pêcheurs et en pêcheuses.

**GRAISSER LA PATTE**

Cette locution date du temps où le paysan devait payer à son seigneur une redevance sur chaque porc qu'il tuait. Afin de se ménager les faveurs du commissaire chargé de percevoir la dime, il lui remettait de la main à la main quelque morceau de lard ou de jambon. De là l'expression « graisser la patte » signifiant faire un cadeau ou donner de l'argent à quelqu'un dont on veut gagner la bienveillance.

**PROPHETIE**

Les journaux de Berlin rapportent qu'en 1849, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, consulta une Bohémienne.

Nous sommes en 1849, lui dit-elle, disposez en colonne verticale les chiffres qui composent cette date et vous aurez l'année où votre royaume deviendra un grand empire,	1849
1871	1871
Faites la même opération avec 1871 et vous aurez la date de la mort du premier empereur,	1
7	1
1888	1888
Continuez encore et vous obtiendrez la date où l'empire s'écroulera et où la république sera proclamée,	1
8	8
8	8
1913	1913

Qui vivra verra !



A. BELLEAU



R. DEMERS



N. PAQUET  
Mem. Hon.



W. J. KIELY  
Prés. Hon.



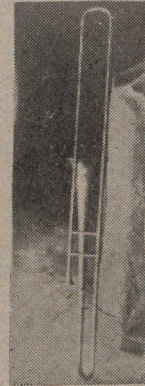
E. LAMONTAGNE  
Mem. Hon.



P. LEMELIN



J. LEMELIN



A. S. HILAIRE  
Ass. Dir.



E. ROBERGE  
Sec. Trés.



L. J. S. HILAIRE  
Président



P. PAQUET  
Directeur



E. L. CANTIN  
Vice. Prés.



J. P. KIELY  
Ass. Sec.



A. LAPERRIERE  
Ins.



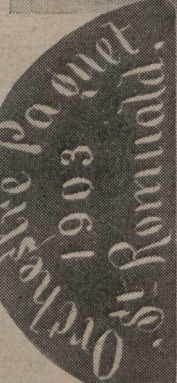
J. BOUCHER



J. H. BOUCHER



A. MARTEL



J. B. MARTEL



G. O. GUAY



ROCH BOUCHER  
THOS. LAFONTAINE PHOTO.



LA FENAIION AU CANADA.—(Composition inédite de M. Edmond J. Massicotte)

## LA QUEUE DES VERTÉBRÉS ET SES NOMBREUSES ADAPTATIONS

Les poètes ont célébré la force du lion, la ruse du renard, la beauté de l'oiseau ; ils ont admiré la main agile du singe, l'œil doux du ruminant, le cou du cygne, voire la trompe de l'éléphant : aucun n'a chanté les louanges de la queue.

C'est dommage, vraiment ; nul organe ne revêt plus de formes, ne se plie à plus d'adaptations ; nul n'est capable de rendre plus de services à son possesseur que ce prolongement trop méprisé de la colonne vertébrale.

—Voilà bien l'exagération d'un article à thèse, penserez-vous ; nombre de vertébrés dépourvus de queue, comme le gorille, ou n'en arborant qu'un ridicule moignon, comme l'ours, le lièvre, le cerf, ne s'en portent pas plus mal ! — Qu'en savez-vous ? L'ours y perd peut-être une massue, le lièvre, un ressort pour bondir, le cerf, un chasse-mouches.

En tout cas, ils y perdent certainement un ornement qui, chez d'autres, est splendide.

La queue abondamment fourrée de makis, celle du renard, de l'écureuil, ne sont-elles pas de magnifiques panaches ? Et qu'importe la place d'un panache pourvu qu'il soit beau ! Nos élégantes, après la mort du légitime propriétaire, n'ont rien de plus pressé que d'en orner leurs manchons, leurs vêtements d'hiver, ou de s'en faire un chaud tour de cou.

Mais la queue, mieux que tout autre organe, sait joindre l'utile à l'agréable. Ce sont ses nombreux usages que nous allons passer en revue.

Chez le chien, le chat, frères à peine inférieurs de notre humanité, la queue est un organe d'expression, un télégraphe aérien dont les mouvements nous renseignent à chaque instant sur l'état d'âme de ces commensaux du logis.

« La force de la passion, a dit Spencer, affecte les muscles en raison inverse de leur grosseur et du poids des parties auxquelles ils sont attachés. » Chez le chien, chez le chat, la mobilité de la queue la rend capable de fournir, dès l'origine, l'indication du sentiment naissant.

Chez le premier de ces animaux, l'élévation de l'organe annonce la tranquillité, le bien-être ; l'abaissement veut dire soumission, crainte, douleur ; les mouvements d'ondulation expriment la joie, l'attente d'un événement agréable. Le chien, suivant l'expression de Victor Hugo, « rit avec sa queue. »

Le dessinateur Grandville a observé sur la figure du chat soixante-quinze expressions différentes ; un peu d'attention lui eût permis d'en reconnaître autant dans les positions de la queue. Par les ondulations molles de l'organe, il exprime le besoin de caresses, par la raideur, sa colère, etc. ; mais combien de nuances dans tous ces mouvements ! La queue, chez ces animaux, est décidément le miroir de l'âme, si j'ose ainsi dire.

Quand elle manque, l'expression disparaît ; tel est le cas des chats de l'île de Man, race déshonorée par la présence d'un simple moignon qui n'atteint pas  $\frac{3}{4}$  de pouce. Les chiens ratiés auxquels on a coupé la queue et les oreilles sont hideux. Mais, au fait, pourquoi coupe-t-on la

queue des chiens ? Alcibiade avait ses raisons — de mauvaises raisons — pour couper la queue au sien ; les propriétaires des ratiés expliquent cette mutilation par la nécessité de donner moins de prise à la dent des rats, mais l'amputation du bout de la queue chez les chiens et chats de tous poils, qui se pratique dans beaucoup de pays, n'a pour cause qu'un préjugé absurde, celui d'enlever un verre qui se trouve au bout et peut amener la rage. Ce ver, on ne manque jamais, en effet, de le rencontrer, c'est le nerf enlevé avec le morceau coupé.

Chez le loup, le renard, chez d'autres animaux encore, le langage caudal est aussi très compréhensible : beaucoup plus même que le langage des fleurs.

Lorsqu'un lion bat ses flancs de sa queue, ce fouettement traduit sa colère en signes énergiques. Les anciens, prenant l'effet pour la cause, ont cru que le lion, lorsqu'il recevait une injure, avait besoin, pour sortir de son calme habituel, de s'exciter par une douleur physique. A l'extrémité de la queue, caché au milieu des poils, est un petit ergot corné très pointu, qui doit piquer les flancs à la manière d'un éperon.

Chez les félins, la queue est, pour les jeunes, un jouet toujours prêt, toujours amusant. Les petits chats jouent continuellement avec celle de leur mère et avec la leur propre. Ils la mordent aussi parfois et ne remarquent pas immédiatement qu'elle fait partie intégrante de leur corps. Touchante naïveté de l'enfance !

Passons à des usages plus sérieux. La queue n'est pas seulement un hochet, elle est, chez beaucoup, une arme puissante.

Un lion peut, d'un coup de sa queue, casser la jambe d'un chasseur ; le crocodile, de sa queue blindée, abat aussi son homme ; la baleine, le cachalot, avec la leur, lancent en l'air un canot et son équipage.

Un lézard, le « Fouette-queue » d'Égypte, a pour unique moyen de défense son prolongement caudal hérissé d'épines aiguës à la façon d'une masse d'armes. L'attaque-t-on, il souffle avec force, l'agite à droite et à gauche, donnant des coups qui occasionnent de cuisantes blessures, de fortes déchirures. Étrange animal qui mord avec sa queue.

Chez beaucoup d'animaux arboricoles, la queue est devenue extrêmement longue, souple et forte ; c'est un organe préhensible d'une perfection étonnante, une cinquième main.

Chez les singes américains, les muscles fléchisseurs de l'extrémité de cet appendice sont si puissants qu'elle s'enroule d'elle-même comme un ressort de montre. Ne faisant qu'un demi-tour sur la branche, elle leur permet de se suspendre. Elle supporte encore le poids du corps même après la mort. Des voyageurs racontent qu'on trouve parfois des singes hurleurs à moitié pourris, suspendus par la queue à une branche.

On conçoit les services que peut rendre un organe de cette puissance, surtout chez des animaux aussi maladroits que les singes d'Amérique. Quand les branches de deux arbres voisins ne se touchent pas et qu'ils veulent cependant passer de l'un à l'autre, ces singes se suspendent par la queue, font osciller leur corps librement suspendu jusqu'à ce qu'ils parviennent à saisir une autre branche.

« Outre sa fonction habituelle, dit Geoffroy Saint-Hilaire, celle d'assurer la station en s'accrochant à quelque branche d'arbre, elle est employée par les singes hurleurs à des usages très variés. Ils s'en servent pour aller saisir au loin différents objets, sans mouvoir leur corps, et, souvent même, sans mouvoir leurs yeux, sans doute parce que la callosité jouit d'un toucher assez délicat pour rendre inutile, dans quelques occasions, le secours de la vue. »

On retrouve la queue préhensible chez beaucoup d'animaux vivant entre ciel et terre, chez des marsupiaux comme la sarigue et le phalanger, des rongeurs comme le coendou, des édentés comme le tamandua, des reptiles comme le caméléon, et même chez des poissons comme l'hippocampe.

Bien des grimpeurs, sans avoir la queue préhensible, trouvent dans cet organe très développé un utile point d'appui ou même l'équivalent



La queue, signal d'alarme chez le serpent à sonnettes, les rudes écailles qui terminent le corps rendent le son particulier auquel l'animal doit son nom.

du balancier des danseurs de corde, balancier d'autant mieux placé qu'il laisse les deux mains libres. Chez les Sennopithèques d'Asie, chez les Cercopithèques d'Afrique, la queue est au moins aussi longue que le corps, et quand ces singes sont assis dans un arbre, elle pend verticalement et sert aux arrivants de corde lisse. Il se faut entraider, c'est la loi de la nature.

Pour les sauts aériens, le panache à longs poils de l'écureuil et du pétariste est, en même temps qu'un parachute, un gouvernail dont les déplacements permettent des changements de direction pendant la chute. Là est peut-être l'avenir de la navigation aérienne. L'ablation de la queue réduit de moitié la distance que peut franchir un écureuil.

Cet admirable organe se fait aussi l'auxiliaire de l'amour maternel, et facilite l'élevage des jeunes. La négresse, pendant le travail, fixe à l'aide de liens son enfant sur son dos ; la femelle du maki, de sa longue queue touffue relevée en arrière, maintient de la même façon son petit. Les jeunes singes américains et les sarigues en bas âge enroulent leur queue à celle de leur mère, mais la palme en ce genre de moyens de transport revient à un petit marsupial, le « Philander Enée. »

La mère recourbe comme une anse, au-dessus de son dos, sa queue mince, écailleuse, plus longue que le corps. Ses quatre à cinq petits sautent sur son dos au moindre danger, enroulent leur queue à la tringle maternelle et se font emporter en lieu sûr.

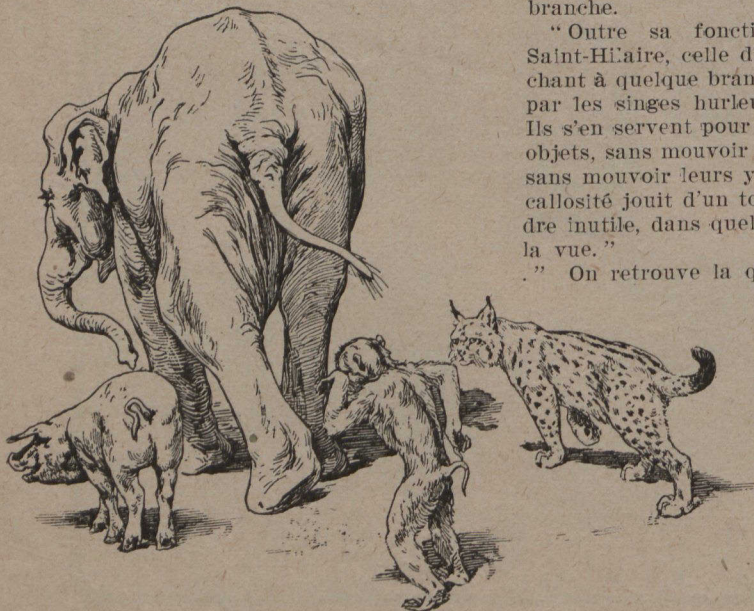
Chez les frileux, une queue bien fourrée est un riche présent de la nature. Les ouistitis s'endorment dans le creux des arbres en s'entourant réciproquement avec leurs queues, comme d'une couverture. Celle d'un petit lémurien, le Calago, lui sert à la fois de bonnet de nuit et de cache-ses mains, dit Brehm, l'entoure de sa queue touffue, si bien cachée qu'on n'aperçoit que ses oreilles, qu'il ne couvre jamais. Un pli de la queue contourne ordinairement l'une des oreilles et passe en même temps sur les yeux.

Si la queue des singes américains est une cinquième main, et non la moins utile, celle des kangourous et des gerboises est, en même temps qu'une troisième jambe qui leur permet de se poser sur leur train de derrière, comme une marmite sur son trépied un ressort d'une grande puissance, dont l'action jointe à celle des membres postérieurs permet des bonds énormes.

En 1893, on a pu voir au Nouveau-Cirque, à Paris, master Jack, le célèbre kangourou boxeur, soulever à queue tendue son corps pesant 100 kilogrammes et lancer à son adversaire bipède de vigoureux coups de pied, non autorisés par les règles de ce sport, si cher aux Anglo-Saxons.

Chez les Vertébrés aquatiques, particulièrement chez les cétacés et les poissons, toute la puissance locomotrice réside dans la queue, qui fonctionne à la manière d'une hélice, ou mieux, d'une rame pendant la godille, les membres ne leur servant guère qu'à se maintenir en équilibre. Et quelle rame, chez certains ! La nageoire caudale de la baleine atteint 2 verges de long et 6 à 8 verges de large. En frappant l'eau, elle produit un bruit qui s'entend à plus d'un mille et un remous analogue à celui d'un navire qui coule.

Une baleine de 25 verges, pesant 75 tonnes, et munie d'une queue de 7 verges de haut, file douze noeuds à l'heure, soit plus de 22 milles, et la force déployée pour obtenir cette vitesse est de



Il y a des queues utiles, d'autres purement décoratives, mais il y en a aussi de ratées. Telle la queue trop courte du lynx, l'organe en trompette du cochon et les appendices ridicules et en quelque sorte inachevés de l'éléphant et du macaque.

145 chevaux-vapeur. Aussi, quelle consommation de combustible sous forme de plankton ou de fretin !

Sans avoir un rôle de cette importance, la queue des herbivores a son utilité contre les insectes, ennemis de petite taille, mais agaçants, tenaces, parfois très redoutables comme la fameuse mouche tsé-tsé.

La queue la mieux conformée comme chasse-mouches est celle de la girafe. Longue, cylindrique, terminée par une épaisse truffe de poils, elle lui permet de balayer de mouches tout l'arrière-train et les flancs. La queue du bœuf et de beaucoup de ruminants, celle de l'âne sont bâties sur le même plan.

Le rôle de chasse-mouches n'est pas si insignifiant qu'il peut le paraître à l'observateur superficiel : l'existence et la distribution des herbivores dans plusieurs contrées dépendent uniquement de leur aptitude à résister aux attaques des insectes, de sorte que ceux qui ont les moyens de se défendre contre ces petits ennemis peuvent occuper de nouveaux pâturages. "Ce n'est pas que, à de rares exceptions près, dit Darwin, les gros mammifères puissent être réellement détruits par les mouches, mais ils sont tellement harassés et affaiblis par leurs attaques incessantes, qu'ils sont plus exposés aux maladies et moins en état de se procurer leur nourriture en temps de disette ou d'échapper aux prédateurs féroces."

Réduite à sa partie osseuse, la queue du cheval est grotesque, comme chez cette race de l'Afghanistan, connue sous le nom de "cheval nu". Chez toutes les autres races, elle est garnie, dès sa racine, de crins abondants, très allongés, qui font paraître l'organe beaucoup plus long qu'il n'est en réalité. Chez le cheval arabe, le seul cheval qui soit au monde, disait Toussenel, les autres pouvant être suppléés avec avantage par la vapeur ou le chameau, cette queue splendide, inférieure comme chasse-mouches, est un incomparable panache que dresse et qu'étale l'orgueilleux quadrupède.

Le record du système pileux dans la race chevaline semble être détenu jusqu'ici par un étalon — américain, comme bien vous pensez, — du nom de Linus II. Sans parler de sa crinière de plus de 3 verges, sa queue, qui défie toute concurrence, a des crins de 4 verges et trois-quarts de la naissance à l'extrémité.

Jadis, les grenadiers du premier empire coupèrent leurs moustaches pour faire un oreiller au roi de Rome. Linus II, sacrifiant ses crins, fournirait aussi aisément à son maître les éléments d'un bon matelas.

Nous sommes encore loin, cependant, d'avoir épuisé toutes transformations de la queue.

Chez les chauve-souris, elle contribue, comme une baleine de parapluie supporte et tend l'étoffe, à soutenir la membrane alaire ; à l'écureuil, elle sert d'ombrelle pour s'abriter contre les ardeurs du soleil. On prétend même que, pour traverser l'eau, un morceau d'écorce lui sert de canot, et que sa queue relevée lui tient lieu de mât et de voile. Ce n'est qu'une fable ; l'écureuil étant bon nageur, n'a pas eu à inventer la navigation à voile. Mais on la prête aisément aux riches. Les mérites réels de la queue sont pourtant assez considérables pour qu'on n'ait pas besoin d'en ajouter d'imaginaires.



Le menuet et sa queue parure

Chez le castor, elle s'élargit, s'aplatit, se couvre d'écaillés et devient une sorte de pelle, de battoir, de truelle, dont cet ingénieur aquatique se sert pour maçonner ses constructions, sans préjudice du rôle de gouvernail qu'elle remplit pendant la natation.

Des gaillards qu'il ne fait pas bon caresser sont les hystéricidés ou rongeurs à piquants : sphiggures, ursons, coendous, etc. Leur queue, comme le reste du corps, est couverte de pointes acérées qui complètent leur armure défensive.

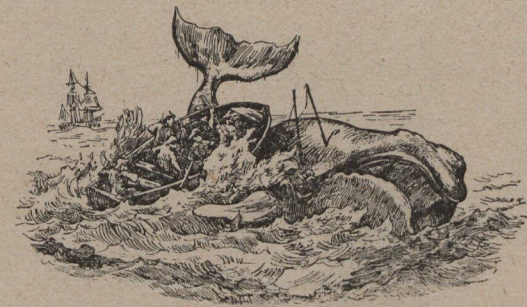
Celle du porc-épic est garnie de piquants creux, semblables à des tuyaux de plume qui, en se heurtant quand le rongeur est excité, font entendre un cliquetis dont s'effraie plus d'un animal, et même l'homme ignorant et craintif.

Cependant, il n'est pas sur terre un être plus inoffensif et plus timide. Sa queue "à sonnettes" est un épouvantail qui lui permet de faire le matamore.

La "pastenague", sorte de raie de nos eaux, fait moins de bruit, suivant l'usage des poissons, mais plus de besogne. Sa queue, allongée en un fouet absolument inutile pour la locomotion, porte un aiguillon osseux — parfois deux ou trois — long de 2 à 10 pouces et barbelé sur les côtés comme celui de l'abeille, de façon à pénétrer facilement dans la plaie, mais à ne s'arracher qu'en enlevant les chairs. Est-elle attaquée, elle cherche à enrouler sa queue autour de l'assaillant et presse avec force son aiguillon contre celui-ci, produisant de profondes blessures qui s'enveniment facilement. Plus d'un pêcheur, piqué à la main ou à la jambe par ce terrible aiguillon, reste infirme pendant des mois ; on cite des cas mortels.

L'organe protéiforme dont nous disons les multiples rôles peut même servir de grenier à provisions pour la mauvaise saison.

Tous les herbivores vivant dans des contrées où règne pendant la plus longue partie de l'année une sécheresse absolue, accumulent dans une ré-



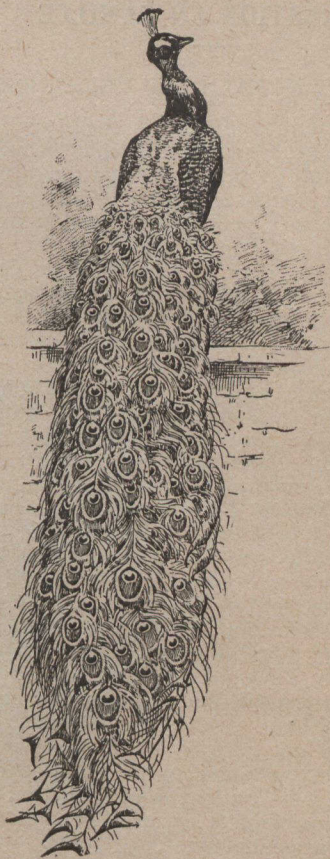
La queue massue. La queue de la baleine est un organe d'une formidable puissance dont un seul coup suffit pour broyer un canot.

gion de leur corps des réserves pendant la période d'abondance et les absorbent peu à peu dans les moments où l'herbe est rare. Chez le chameau et le zébu, c'est la bosse grasseuse dorsale qui sert de magasin ; chez le mouflet de Perse, qui habite les plateaux desséchés de l'Iran, c'est la queue. Cet organe — ainsi que les parties circonvoisines — se gonfle au printemps, quand la nourriture est à discrétion, se transforme en une masse de graisse pouvant peser plus de 15 kilogrammes, et gêne la marche de l'animal. On serait gêné à moins.

J'ai lu dans un certain auteur que les bergers la posaient alors sur un petit chariot ; mais a beau mentir qui vient de loin. Ce chariot caudal ne me dit rien qui vaille au point de vue de la vérité.

Dans tout ce qui précède, il n'a pas été dit un mot de la queue des oiseaux. Sur le squelette — du moins, chez les animaux actuels — elle se réduit à bien peu de chose, mais les plumes qu'elle supporte sont, en même temps qu'un gouvernail pendant le vol, une parure qui, chez beaucoup, est une merveille d'élégance et de coloris.

Nous n'entreprendrons pas sa description, qui nous entraînerait trop loin, d'autant plus que quelques queues célèbres sollicitent notre attention. Celle du renard, par exemple, qui est une queue historique. Ne sait-on pas que Samson incendia les moissons des Philistins, en accouplant deux à deux, trois cents renards qui y furent lâchés, munis de torches à l'arrière ? La queue monumentale du maître mangeur de poules, lui servirait, dit-on, au besoin, à effacer sur le sol la trace de ses pas. En plongeant dans l'eau des ruisseaux, il l'utiliserait aussi, affirme Tschudi, pour attraper les écrevisses voraces dont il est friand. Malgré les conseils intéressés du renard à la queue coupée dont le bon fabuliste nous



Le paon et sa queue parure

conte l'histoire, on approuve ses compagnons de ne pas se priver de gaieté de cœur d'un organe aussi utile et d'en continuer la mode.

Une queue non historique, mais légendaire par sa fragilité, est celle du lézard. On la saisit au moment où le gracieux reptile va rentrer dans son trou ; elle vous reste dans la main et continue à frétiller pendant quelques minutes, comme un petit serpent. Ce mode de défense, qui consiste à perdre l'accessoire pour sauver le principal, se nomme "automie" et est assez répandu dans la série animale. C'est ainsi que les crabes abandonnent une de leurs pattes quand elle est pincée fortement. Ce sacrifice n'a rien d'héroïque, car au crabe une autre patte repousse, et au lézard une autre queue, parfois deux même. Abondance de biens ne nuit pas.

Les bonnes gens de nos villages prétendent qu'une queue de lézard placée sous globe, c'est du bonheur pour la maison. Les Hindous préfèrent la queue de vache, qui porte bonheur en l'autre monde. Chacun son goût. Comme bâton pour le dernier voyage, le moribond, en ces lointains pays, est heureux de tenir une queue de vache, qui le conduira infailliblement à bon port.

Il est des queues, cependant, dont l'utilité ne paraît pas démontrée ; celle du porc est du nombre ! "Tu es cylindrique et ventru comme une grosseille à maquereau, dit, dans ses "Histoires naturelles", Jules Renard au compagnon de Saint-Antoine, tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée".

Celle de l'éléphant est ridiculement petite, et il n'est pas étonnant que certains esprits simples, ne l'apercevant pas à l'extrémité postérieure du corps, aient cru la reconnaître dans la trompe. "L'éléphant, disait le fils de Charles Monselet, est un gros animal qui mange avec sa queue."

Celle du rat, longue, mince, écaillée, presque inerte, n'est pas non plus défendable malgré les habitants de nos côtes, affirmant que ceux des rongeurs qui vivent dans les petites îles ou dans les forts avancés en mer ne communiquant avec le continent qu'aux époques de grandes marées, se serviraient de cet organe pour saisir les moules et les patelles dont ils font leur nourriture.

Faisons comme le grand romancier, Aussi bien faudrait-il un volume pour élever à la queue un monument digne d'elle. Plaignons les animaux qui en sont privés. Au nombre de ces déshérités figurent la grenouille, le crapaud, mais hélas ! aussi, l'homme.

La grenouille et le crapaud, il est vrai, n'ont pas de queue, mais il en ont eu une, quand ils étaient têtards.

Quant à l'homme, s'il descend du singe, comme on l'a dit, il a oublié sa queue en descendant.

Pour Fourier, la queue ne serait pas dans le passé de l'homme, mais dans l'avenir.

## RÉCRÉATION EN FAMILLE

## UN COMBAT NAVAL DANS UNE CUVETTE

Voulez-vous être amiral... en chambre ? Voulez-vous, sans grands frais ni déplacement, vous procurer la haute et rare sensation d'une bataille navale ? Ces deux questions s'adressent aux grands comme aux petits. Pour les uns comme pour les autres, voici le procédé.

Vous trouverez chez le marchand de couleurs des morceaux de craie de toutes dimensions ; achetez-en des gros, des moyens, des petits, car ils vont vous fournir vos diverses unités de combat : cuirassés, croiseurs, torpilleurs.

Avec un vieux canif et quelque peu d'habileté et d'application, vous donnez à ces blocs de craie l'apparence de coques de navires de guerre, sans oublier l'éperon. Inutile de les creuser ; contentez-vous de les munir de mâts, de cheminées, de canons : ces détails compléteront l'illusion. Lâchez la bride à votre imagination de constructeur naval, avec cette seule restriction : vos navires doivent être plats, c'est-à-dire sans quille.

Les vaisseaux sont prêts. Vous les posez sur le fond d'une cuvette, ou, mieux, d'un "tub". Souvenez-vous que, plus ils seront nombreux, plus la bataille qui va s'engager sera intéressante.

Vous avez remarqué que je n'ai pas encore prononcé le mot "eau" ? C'est que c'est là une matière première qui vous serait inutile, voire nuisible. Nos navires, plus perfectionnés en cela que les gros cuirassés dont la construction met en déficit tous les budgets européens, n'ont pas besoin d'eau pour manoeuvrer.

Vous n'avez qu'à verser dans le bassin juste assez de vinaigre pour en couvrir le fond. Alors... Oh ! alors, c'est le combat acharné qui commence. Comme obéissant à un signal, tous les navires se mettent en mouvement : cuirassés, croiseurs, torpilleurs bondissent en avant, reculent, virent de bord, se heurtent les uns contre les autres, au milieu d'un tourbillon d'écume. On en voit qui, soulevés par une force mystérieuse, retombent sur le flanc, s'échouent sur les rivages de la minuscule mer, ou disparaissent, comme entraînés au fond de gouffres insondables !...

L'explication de ce joli truc ? Vous l'aurez trouvée vous-mêmes, savants lecteurs. Car vous n'ignorez pas l'action chimique exercée par le vinaigre sur la craie.

Celle-ci n'est que du carbonate de chaux. L'acide du vinaigre se combine avec la chaux, rendant la liberté à l'acide carbonique, qui, sous sa forme gazeuse, produit une série d'explosions ; le liquide se transforme en écume, dont le tourbillonnement soulève les petits navires et les fait se mouvoir en tous les sens.

Faites un essai préliminaire avec un oeuf (dont la coque contient beaucoup de carbonate de chaux). Au contact du vinaigre, il exécutera... le "cake-walk" le plus échevelé !

## POUR FAIRE UN ACROBATE DE SALON

On peut fabriquer soi-même et très facilement ce petit jouet, avec du carton très fort, ou mieux, avec une planchette de bois très mince. L'instrument indispensable sera une petite scie des plus fines ou un canif coupant bien. Comme on le voit par la figure, la tête et le buste doivent être



d'un seul morceau, les deux bras sont taillés séparément, et chacune des deux jambes est en deux sections. Les articulations sont faites simplement avec des bouts de ficelle qu'on passe dans les trous indiqués et que l'on retient par un noeud extérieur de chaque côté, en laissant assez de jeu pour que les membres aient les mouvements bien

libres, sans que pourtant ils semblent désunis. Par le milieu des mains vous faites passer une petite barre de bois qui doit être bien fixe, c'est-à-dire solidement collée dans le trou par où on la glisse, car c'est précisément en tournant cette barre entre deux doigts que vous ferez prendre à votre acrobate les positions les plus amusantes.

## LOGOGRIPE

Sur mes huit pieds, j'apporte la lumière,  
Sans ma tête, je suis un signe de misère.

## ENIGME

Je suis né prisonnier, petit et méprisable ;  
Souvent de mes prisons on me délivre à table ;  
J'engendre des enfants, prisonniers comme moi,  
Et je porte le nom d'un roi.  
J'enferme dans mon sein l'image de mon père ;  
Je ne suis pas le dieu de l'île de Cythère,  
J'habite pourtant dans les coeurs.  
Ici, mortels, versez des pleurs,  
Un de mes logements a tué votre mère.

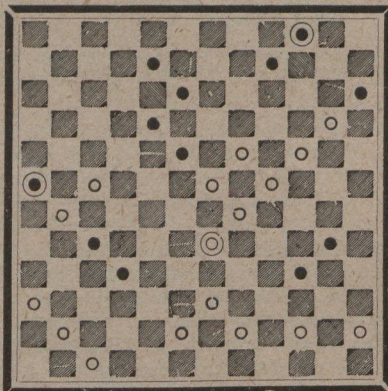
## DEVINETTE



Où est le chat ?

## PROBLEME DE DAMES CANADIEN

Par M. Saint-Maurice, père, Montréal.  
Noirs, 12 pièces.



Blancs, 17 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

## UN PROBLEME

Monsieur le Directeur,

Parmi vos innombrables lecteurs, s'en trouverait-il un capable de me renseigner sur le point que voici :

J'aimerais savoir si le problème suivant comporte ou non une solution, et, dans l'affirmative, connaître cette solution. Je l'ai cherchée pendant de longues heures sans pouvoir arriver à un résultat.

On pose sur une table, en ligne, dix allumettes. "Il s'agit de les rassembler deux à deux, en les mettant l'une sur l'autre," chacune d'elles ne devant être posée que sur la troisième suivante, c'est-à-dire que l'on doit toujours en sauter deux.

Exemple : Soit les dix allumettes.

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1  
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

L'allumette No 1 ne peut être posée que sur l'allumette 4, l'allumette 6 que sur l'allumette 3 ou 9. Il est bien entendu que, le problème étant commencé, les places vides ne comptent pas, et

qu'un groupe de deux allumettes comptera pour deux.

Exemple : Supposons le problème commencé et les allumettes se présentant comme suit :

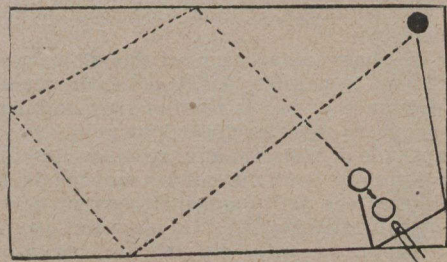
1 1 1 1 1 X 1 1 1

La place laissée vide par l'allumette 4 ne comptera pas, et le groupe occupant la place de l'allumette 7 comptera pour deux.

Recevez, etc.

## LE BILLARD

Coup de fantaisie, par M. J. Roloff.



## CHARADE

Jamais au jardinier levé de grand matin  
La "seconde" ne fut ingrante,  
Fût-elle sablonneuse, mate,  
D'indigne qualité, si le fer à la main  
La tournant, retournant, il peine, il sue, il hale :  
Si bon engrais fait le "premier",  
Sur elle rarement il trouvera l'"entier",  
Plante à ses yeux sans prix, mais qu'Esculape  
[exalte.

## METAGRAMME

Mon "Un" charme et nous amuse,  
C'est là que s'excuse la Muse  
En des poèmes singuliers,  
Là qu'on fait de charmants programmes,  
Et qu'on aime à fêter les dames  
Sans exclure les cavaliers.

Combien nous consacrons de veilles  
A contempler tant de merveilles,  
Sitôt que nous l'avons, mon "Deux" !  
Elle est mon "Trois", je vous assure,  
Bien avant que sa soeur future  
Ne vienne faire des heureux.

Puis quand notre âme étant mon "Quatre"  
Nous nous sentons las de combattre  
Ainsi sans trêve et sans merci ;  
En guise alors de signature,  
Chacun de sa belle écriture  
Au Sphinx en chef écrit : Merci.

## SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 69

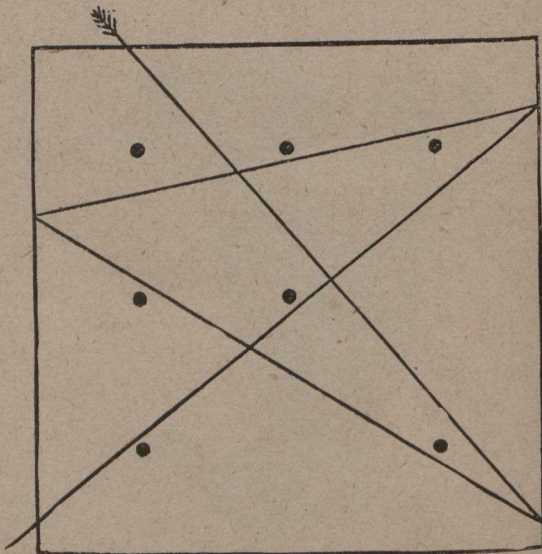
Enigme. — Limaçon.

Anagramme. — Gérant. — Agent.

Les Echecs. —

1 C pr. échec déc. 1 R pr. C  
2 D 3 T ou 5 C 2 R joue  
3 C fait échec 3 R joue  
4 D fait échec et mat.

Passe-temps. — Nous donnons ici le résultat du



problème que nous posions la semaine dernière. On voit que le passage des quatre lignes est très précis, et qu'un écart très peu sensible pouvait suffire à rendre impossible la solution demandée.



LES ARBRES À CAOUTCHOUC AMÉRICAINS

Il est presque toujours impossible de prévoir l'importance que doit prendre une découverte même insignifiante en apparence. Quand, en 1730, La Condamine présenta à l'Académie des sciences, un mémoire sur le caoutchouc récemment découvert à la Guyanne par Fresneau, il ne se doutait guère qu'un siècle et demi plus tard, cette gomme serait devenue une matière industrielle de premier ordre. Simple objet de curiosité jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, son unique emploi consistait à effacer les traces de crayon sur le papier; vers 1830, on commença à en faire des vêtements imperméables, des balles élastiques. En 1839, cette substance avait déjà été utilisée de tant de manières que son exploitation semblait avoir dit son dernier mot, lorsque, par l'invention de la vulcanisation, l'Américain Good-year, vint lui ouvrir une voie nouvelle. Enfin, ces dernières années d'engouement pour la bicyclette a donné à son industrie, une extension prodigieuse qui n'est pas près de diminuer.

En raison du prix élevé auquel il se maintient, toutes les nations européennes cherchent actuellement à développer dans leurs colonies, les arbres qui le produisent. La France peut devenir, quand elle le voudra, l'une des premières nations du monde pour la production du caoutchouc. En Afrique, un grand nombre d'apocynées en fournissent; Madagascar possède des *landolphia*; au Tonkin, les "*Prameria*" et les "*Ficies*" ne demandent qu'à croître, enfin notre grande colonie d'Amérique, la Guyanne, est par excellence, la patrie des arbres à caoutchouc.

Le plus anciennement connu et le plus répandu est l'"*Hevea brasiliensis*", de la famille des Euphorbiacées, sa tige, qui atteint 15 à 20 mètres de hauteur, sur 1 mètre environ de diamètre, est divisée en nombreuses branches terminées par des feuilles alternes, à trois folioles et verticillées. Les fleurs sont monoïques; elles ont une seule enveloppe pentamère; la fleur mâle a cinq étamines; la fleur femelle, un ovaire globuleux à trois loges et surmonté de trois stigmates bilobés.

L'*hevea* affectionne les endroits humides, le bord des lacs ou des rivières. "On le distingue difficilement dans les bois, dit La Borde; sa tête élevée s'y cache et s'y perd parmi les arbres touffus qui l'environnent; mais, si, au lieu d'élever ses regards, on les abaisse vers la terre, on est averti qu'on est proche de l'un d'eux par la quantité de jeunes plantes que produisent ses semences qui, tombées à terre, y germent, croissent, quelque temps et meurent peu après, étouffées par l'ombre des forêts.

En avril, les fruits mûrs sont ramassés, par les indigènes qui mangent l'amande dont la saveur rappelle celle de la noisette; ils en font aussi une huile épaisse qui sert à l'alimentation. Le bois de cet arbre est blanc, léger; on l'utilise pour les constructions légères. Mais le produit le plus important de l'*hevea* est son latex. Voici comment on le prépare:

Les ouvriers indigènes partent de grand matin, munis d'une petite hachette et de paniers remplis de coupes d'argile.

L'entaille faite à l'arbre, ils fixent une coupe sur le tronc avec une bouil-

lie d'argile au-dessous de la coupure. Si l'arbre est grand, quatre ou cinq incisions sont pratiquées autour du tronc. Le lendemain, de nouvelles entailles sont faites plus bas et ainsi de suite jusqu'au pied de l'arbre.

Après onze heures l'écoulement cesse, et le contenu des coupes est versé dans unealebasse. C'est un liquide blanc, ayant l'aspect du lait, qui se coagule rapidement et fermenterait si on ne lui faisait subir une préparation spé-

de francs ont été exportés de la région de l'Amazone, en 1896.

Le "*Manihot Glaziovii*," appartenant à la famille des Euphorbiacées, est un arbre à latex abondant qu'on commence à exploiter dès l'âge de trois à quatre ans. Il fournit de un à deux kilogrammes de caoutchouc par année.

Le "*Castilloa elastica*" ou "*Ulé*," de la famille des Artocarpées, croît dans le Centre-Amérique, à Costa-Rica, au Nicaragua, au Guatemala et même jusqu'au Mexique. C'est un arbre de haute taille à épais ombrage, muni de grandes feuilles de plus d'un pied de long. Son fruit, qui ressemble un peu à une

de nombreuse analogies avec le caoutchouc et la gutta-percha. Elle provient du latex du "*Mimusops balata*" (le "*Bullet tree*" des Américains,) bel arbre de la famille des Sapotacées, dont le bois, dense et incorruptible est très estimé pour les constructions. Originaire des Guyanes, il a été répandu dans l'Amérique Centrale; on en rencontre même en Floride. Son suc épais est d'un prix plus élevé que la gutta, il est plus mou à la température ordinaire et devient moins cassant sous l'influence du froid.

Les feuilles de cet arbre sont isolées, simples, sans stipules. Les fleurs sont régulières, groupées en corymbe, la corolle gamopétale est à quatre divisions.

Terminons par un fait curieux relatif à cet arbre. Un voyageur ayant absorbé pour se désaltérer la sève du *mimusops*, puis ayant bu aussitôt après une gorgée de rhum, mourut presque immédiatement par suite de la coagulation du caoutchouc.

Conseils Pratiques

LE THE ET LES NEURALGIES — Une névralgie vous étroit-elle (mal de dents ou mal de tête), faites une cigarette de thé vert, allumez-la comme une cigarette ordinaire et fumez-la. Dès les premières bouffées la douleur s'apaisera et disparaîtra petit à petit.

PIQUES D'ABEILLES, DE GUEPE, DE COUSINS, ETC. — Un oignon cru coupé, appliqué sur les piqures ou avec lequel on les frotte, enlève immédiatement, c'est-à-dire instantanément, toute douleur et toute démangeaison. Nous en avons fait l'expérience bien souvent et toujours avec le même succès.

UN CONSEIL POUR L'ETE. — Certaines personnes sont particulièrement sujettes pendant l'été, à présenter une sudation des pieds qui est fort incommode. Beaucoup de remèdes ont été proposés, mais un des simples et un des plus efficaces, aussi, consiste en bain de pieds très chaud dans lequel on a jeté dix grammes d'alun. Ce bain de pieds se donne tous les deux jours. Chaque jour en outre, il convient de saupoudrer les espaces entre les doigts de pied, et aussi l'intérieur des chaussettes ou des bas, avec de l'acide borique porphyrisé, afin que le pied soit placé dans un milieu complètement antiseptique. Ce traitement, très simple: comme on voit, viendrait à bout des sueurs les plus tenaces et les plus rebelles.

ARROSAGE DE S FLEURS — Le moment de la journée qui convient le mieux aux arrosages varie avec la saison. Au printemps, on arrose pendant le milieu de la journée, parce que les matinées et les soirées sont souvent très fraîches. En été, on choisit le soir, afin que l'eau ait le temps de s'infiltrer avant l'arrivée du soleil, qui, à cette époque, produit une évaporation.

TACHES D'ENCRE — Votre bébé tache-t-il son tablier lorsqu'il aligne ses bâtons, premiers pas de l'art calligraphique, plongez la partie tachée dans du suif pur que vous aurez fait fondre. Enlevez le suif par un lavage à l'eau chaude, l'encre partira avec la matière grasse.



LES ARBRES EN CAOUTCHOUC AMÉRICAINS

cielle: l'enfumage. L'ouvrier plonge une sorte de palette en bois dans le suc laiteux et la tient au-dessus d'un feu donnant beaucoup de fumée. Bientôt la coagulation est complète. Une nouvelle couche est appliquée au-dessus de la première et ainsi de suite, jusqu'à ce que la masse, qui prend la forme d'une gourde aplatie soit assez volumineuse. On la détache alors, et le travail recommence jusqu'à épuisement du latex. D'autres arbres du même genre, "*Hevea discolor*, *H. spruceana*, *H. pauciflora*," etc., sont aussi exploités et la gomme qu'ils fournissent est désignée dans le commerce sous le nom de caoutchouc du Para. Près de 23 millions de kilogrammes d'une valeur de 115 millions

de francs ont été exportés de la région de l'Amazone, en 1896. Le "*Manihot Glaziovii*," appartenant à la famille des Euphorbiacées, est un arbre à latex abondant qu'on commence à exploiter dès l'âge de trois à quatre ans. Il fournit de un à deux kilogrammes de caoutchouc par année. Le "*Castilloa elastica*" ou "*Ulé*," de la famille des Artocarpées, croît dans le Centre-Amérique, à Costa-Rica, au Nicaragua, au Guatemala et même jusqu'au Mexique. C'est un arbre de haute taille à épais ombrage, muni de grandes feuilles de plus d'un pied de long. Son fruit, qui ressemble un peu à une

de nombreuse analogies avec le caoutchouc et la gutta-percha. Elle provient du latex du "*Mimusops balata*" (le "*Bullet tree*" des Américains,) bel arbre de la famille des Sapotacées, dont le bois, dense et incorruptible est très estimé pour les constructions. Originaire des Guyanes, il a été répandu dans l'Amérique Centrale; on en rencontre même en Floride. Son suc épais est d'un prix plus élevé que la gutta, il est plus mou à la température ordinaire et devient moins cassant sous l'influence du froid.

Les feuilles de cet arbre sont isolées, simples, sans stipules. Les fleurs sont régulières, groupées en corymbe, la corolle gamopétale est à quatre divisions.

## DU SAVOIR-VIVRE

AUTREFOIS. — AUJOURD'HUI. — Où est la belle urbanité française, si réputée, et qui faisait la gloire de nos pères ?...

Une fort jolie gravure, parue il y a quelques années dans une revue très répandue, était une vivante critique, trop justifiée, des mœurs actuelles. D'un côté de la page, une belle chaise à porteurs, par la fenêtre de laquelle apparaissait, dans l'encadrement de la glace baissée, la charmante tête poudrée d'une gracieuse femme, et une main blanche, sur laquelle un seigneur, profondément incliné et tenant son tricorne à la main, déposait un respectueux baiser. De l'autre côté de la page, bien en face, une élégante mondaine, au Bois, faisant stopper sa victoria découverte pour répondre au bonjour d'un homme du monde, d'une tenue impeccable, quant au chic, mais le haut de forme sur la tête, la badine d'une main et, de l'autre, donnant une britannique et cavalière

shake-hand, et se tenant debout, devant le marchepied, dans l'attitude d'une camaraderie sans gêne, loin des belles façons d'antan.

Cette critique se traduisait en deux mots : AUTREFOIS — AUJOURD'HUI.

Oh ! n'allez pas croire que je suis sévère pour nos contemporains et que je me plais à médire de notre XXe siècle ; j'y aurais mauvaise grâce, car il y a une foule de choses actuelles excellentes et que j'apprécie fort ; mais il y en a aussi de détestables et qu'il est bon de signaler.

Efforçons-nous donc de faire revivre la belle chevalerie française, les belles manières d'autrefois ; les relations mondaines ne feront qu'y gagner.

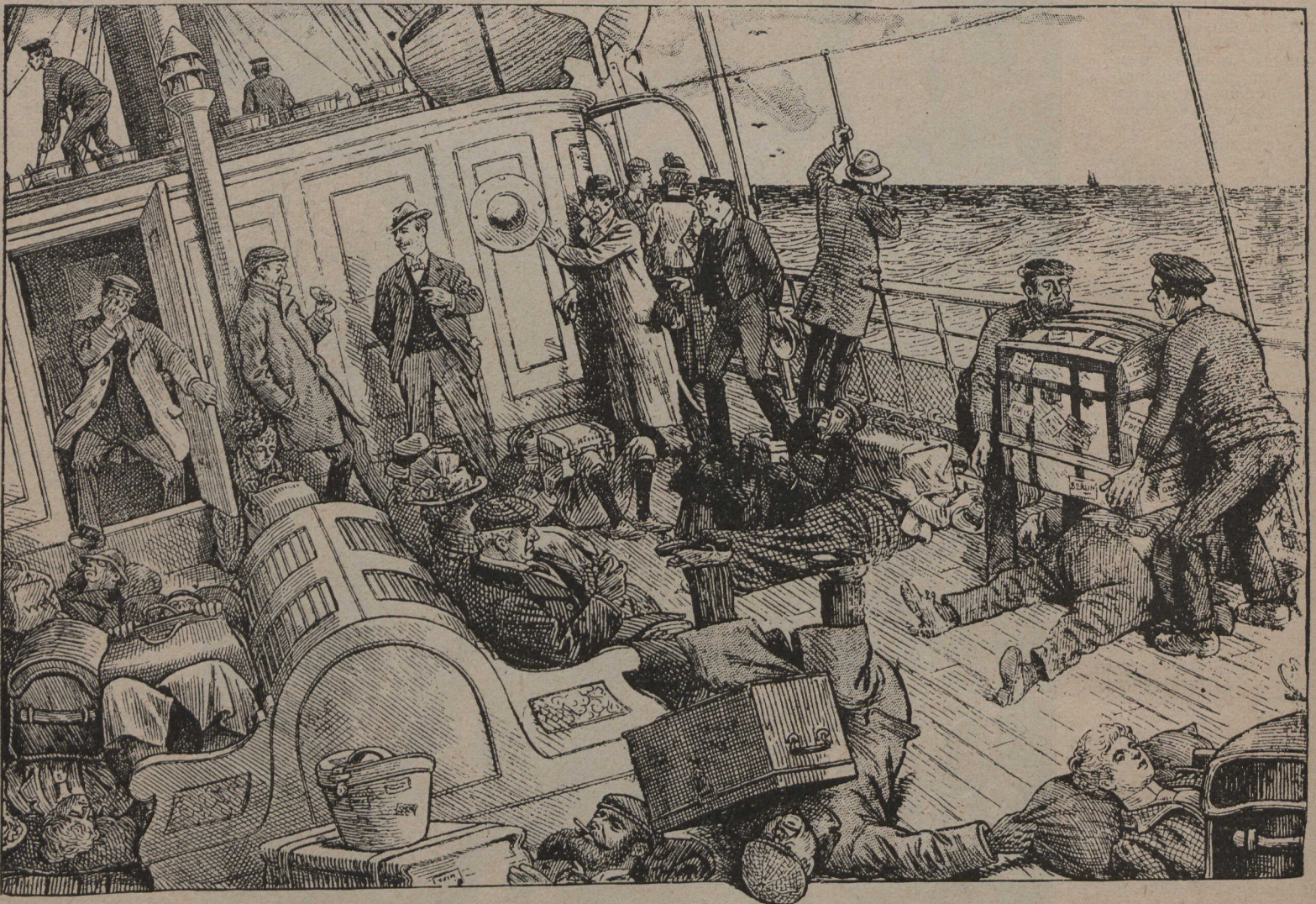
MENUES POLITESSES. — En tramway, un homme bien élevé, à moins d'être âgé ou souffrant, doit céder sa place à une femme qu'il voit debout sur la plate-forme ; une jeune fille ou une femme jeune doivent avoir la même prévenance pour une personne âgée ou pour celle qui porte un enfant dans ses bras.

Un homme, à moins qu'il soit parent très proche ou ami très intime, ne doit pas se permettre de payer la place d'une dame qu'il connaît, et qu'un hasard lui fait rencontrer ; c'est tout différent s'il s'agit de courses ou d'excursions faites en commun avec des amis que l'on a chez soi et que l'on pilote dans la visite d'une ville.

DANS LA RUE. — Le salut d'un homme s'adressant à une femme, doit être empreint de respect ; il y mettra aussi toute l'élégance possible. Ce geste classe l'individu.

Le véritable gentleman ne se contentera pas de porter la main à son chapeau, il le soulèvera au-dessus de sa tête, le bras à demi-plié, s'inclinant lui-même légèrement, et ne devra se couvrir que lorsque la personne sera passée, dans le cas où il ne ferait que la croiser, ou que lorsqu'elle l'y autorisera si elle s'arrête à lui pour causer.

S'il fume, il doit, avant tout et dès qu'il aperçoit une femme qu'il connaît, retirer de sa bouche cigare et cigarette. Si un homme vient d'être récemment présenté à une femme, il doit, à la pre-



LA DERNIÈRE MÉTHODE POUR ÉVITER LE MAL DE MER. — Quelqu'un qui a fait la traversée de la Manche pour assister à la réception de M. Loubet par le roi d'Angleterre, nous rapporte que la dernière méthode préconisée contre le mal de mer est de se coucher sur le dos en se comprimant l'estomac sous un poids bien lourd : sac de voyage, valise ou malle. Si le remède n'est pas infallible, il a tout au moins l'avantage de rendre l'aspect des paquebots fort pittoresque... pour les gens qui ne souffrent pas.

mière rencontre dans la rue, attendre que, d'un regard, celle-ci lui montre qu'elle le reconnaît et l'autorise à la saluer.

Il faut attendre la même permission en maintes autres circonstances difficiles à énumérer et que le tact définira mieux que les règles mondaines. Par exemple, une femme étant en matinales sorties, peut désirer garder l'incognito, qu'il s'agisse de visites de charité, menues obligations matérielles, devoirs pieux, etc. Dans ces différents cas, il est de bonne éducation d'être d'une discrétion parfaite.

En d'autres circonstances, une femme étant avec des amis peut, pour des raisons spéciales, abdiquer toute personnalité, aussi, vaudra-t-il mieux attendre encore qu'un regard autorise le salut.

Si une femme se trouve seule avec plusieurs messieurs et que l'un de ceux-ci soit salué par un homme qu'elle ne connaît pas, elle n'a nullement besoin de s'incliner ; tous les hommes, au contraire, devront répondre au salut qui est adressé à leur ami.

Un homme qui aborde une femme dans la rue, doit garder le chapeau à la main jusqu'à ce qu'il soit autorisé par son interlocutrice à le remettre sur sa tête. Il serait de mauvais goût de la part de la dame de prolonger cette marque de respect au delà de quelques minutes, et même moins, surtout si la température est rigoureuse et s'il s'agit d'un homme âgé.

Si l'on accompagne une dame, en longeant une voie publique, à pied, on doit lui laisser le haut du trottoir.

Si l'on croise deux ou plusieurs dames qui sont ensemble, afin de ne pas les obliger à se séparer, si le trottoir est trop étroit, on descendra sur la chaussée.

Il se peut qu'une femme se trouve subitement indisposée dans la rue ou qu'elle se trouve embarrassée ; un homme du monde devra, avec un empressement discret et respectueux, se porter à son aide, faire approcher une voiture, l'aider à regagner son domicile et lui offrir même de l'accompagner, si elle semble trop souffrante pour rester seule.

## VARIÉTÉS

Pitanchard lit dans son journal que M. Lépine, atteint à la tête par une bouteille, est demeuré un instant étourdi.

—Moi, dit-il avec orgueil, il faut plus d'une bouteille pour me taper sur la tête.

\* \* \*

Les époux Z... se disputent depuis des années. Hier, à la suite d'une scène terrible, un voisin le prend confidentiellement à part :

—Mon ami, lui dit-il, vous vous disputez si fort que, dans tout le quartier, on va finir par croire que vous vous adorez.

\* \* \*

Sur la Cannebière :

—Z'ai vu un pays où les asperges poussaient sur les cerisiers.

—Et moi donc, ze connais une contrée où les poteaux télégraphiques portent des fruits.

—Farceur ! des pêches télégraphiques, alors !

# PAGE DE SAINT NICOLAS

## CE QUE DIT L'HORLOGE

Cinq, six, sept : Bébé, voici l'heure !  
Il faut te lever.  
Six, sept, huit... Voici du bon beurre  
Pour te régaler.  
Sept, huit, neuf : L'heure de la classe !  
Va t'en travailler.  
Neuf, dix, onze... Ah ! que le temps passe !  
Reviens déjeuner.  
Dig, ding, dong !... Le matin s'envole,  
C'est l'après-midi.  
Une heure : Bébé, retourne à l'école,  
Ce n'est pas jeudi !  
Un, deux, trois... Quelle bonne chose  
Les récréations !  
Deux, trois, quatre... on sort !... Vraiment ! Rose  
A deux punitions ?  
Cinq, six : Mon mignon, mange bien ta soupe  
Pour devenir grand.  
Cinq, six, sept : Prends dans la soucoupe  
Un bonbon friand.  
Six, sept, huit... Allons, petit homme,  
Il est tard, ce soir !  
C'est l'heure, Bébé, de faire un bon somme,  
Va, chéri ! Bonsoir !

## MARRONS GLACÉS

Georgette, grande fille de huit ans, va tous les jours chercher son frère Georges à la sortie de l'école.

Elle a un an de plus que lui, et sait que son droit d'aînesse l'oblige à être raisonnable ; aussi, le ramène-t-elle sagement au logis, le protégeant contre les heurts, évitant les voitures et ne lui permettant pas de trop longues stations devant les kiosques à images et les expositions de jouets.

Aujourd'hui, les enfants ont un grand projet. Grâce à une pièce de dix sous, économisée sous à sou, ils vont, avant de rentrer, acheter un bouquet pour souhaiter la fête à leur mère.

Georgette serre précieusement le trésor dans sa petite main, et confie à Georget qu'elle hésite entre les chrysanthèmes et les violettes.

Georget reste pensif. Enfin, il soupire :

—Oui, c'est joli, les fleurs... mais j'aimerais mieux offrir à maman quelque chose qui se mange !

—Oh, le gourmand !... Et quoi donc ?

—Une des friandises qui sont là !

Le petit homme s'est arrêté devant la vitrine d'une confiserie et contemple d'un air d'extase les sucreries amoncelées derrière la paroi transparente.

On y voit des nougats de toute forme, des pyramides de fruits confits, des morceaux de pralines, les amas de dragées aux tons délicats. L'eau en vient à la bouche des enfants.

—Oh ! soupire Georgette, très accessible à la tentation, dis, Georget, qu'est-ce que tu choisirais si c'était permis ?

—Tout ! répond Georget, avec une mine de jeune ogre.

—Oh ! c'est trop ! Tu serais malade ! Moi, je prendrais les belles châtaignes qui sont dans cette boîte. Ça s'appelle des marrons glacés, et c'est bon !... délicieux ! J'en ai goûté une fois, mais tu étais si petit que je n'ai pas pu t'en donner.

—Il fallait m'en donner quand même, dit Georget, indigné. Oh ! comme maman serait contente, elle qui aime tant les autres marrons, ceux qui ont une vilaine peau noire. Dis, est-ce que nous ne pourrions pas lui en acheter ? Est-ce que ça ne fait pas beaucoup d'argent : dix sous ?

Depuis un instant, un camarade du garçonnet marche derrière le frère et la sœur, écoutant leur dialogue.

Maigriot, chétif et de la taille de Georget, malgré ses dix ans, Petit Jacques est renommé pour ses espiègleries et redouté pour sa malice ; mais la sage Georgette ne peut deviner cette mauvaise réputation.

—Dix sous ?... mais c'est une fortune ! dit-il. Qui est-ce qui a dix sous ? C'est toi, Georges ?... Fais voir ?

—Oui, nous avons dix sous ; mais c'est pour souhaiter la fête à maman, dit la fillette. Est-ce que c'est cher, les marrons glacés ?

—Cher ? pas du tout. J'en mange chaque jour. Seulement, je les préfère chauds, aussi, je ne les prends pas là !

Les grands yeux naïfs dévisagèrent le méchant railleur, qui garda sa mine hypocrite.

—Alors, vous croyez qu'avec dix sous, nous pourrions... balbutie Georgette.

—Avec dix sous vous aurez cette boîte, et on vous rendra encore de la monnaie. Des châtaignes avec un peu de sucre, comment pouvez-vous croire que c'est si cher ! Entrez ! Entrez !

Le méchant gamin fait quelques pas, ouvre la porte et pousse les enfants dans la confiserie...



« Dis, qu'est-ce que tu choisirais, si c'était permis ? »

Aussitôt une belle dame blonde vient à eux et se penche avec un gracieux sourire :

—Que désirez-vous, mes petits amis ?

—Des marrons glacés... Madame... cette boîte !... murmura Georgette, intimidée.

—La plus grosse !... C'est pour souhaiter la fête à maman ! explique Georget, enhardi par la joie.

—Bien, mon gentil enfant ! sourit l'aimable vendeuse. Nous allons t'en envelopper avec du beau papier glacé, la nouer d'une jolie faveur rose et vous la remettre. La voici. Mais que me donnez-vous là ? dix sous ?

La voix mielleuse est tout à coup devenue vinaigrée. Un regard de courroux rend singulièrement revêche la physionomie naguère si aimable.

—Est-ce que ce n'est pas assez ? balbutie Georgette tremblante. On m'avait dit que ce n'était pas cher, les marrons !

—C'est lui ! Il nous a menti !... Oh ! le méchant ! sanglote Georget en montrant petit Jacques, qui, de l'autre côté du vitrage, contemple la scène en se tordant de rire.

La vendeuse, irritée, a repris sa boîte et rendu les dix sous ; puis, d'un geste brusque, elle ouvre la porte.

Un mot blessant est sur ses lèvres, mais elle ne le dit pas.

Une vieille dame, assise à une petite table, devant une tasse de thé, lui a fait signe. Elle s'incline, apaisée et déjà souriante. On ne résiste pas aux riches clients.

Petit Jacques, plus malicieux que brave, s'est esquivé en voyant sortir ses victimes. Georgette,

le coeur bien gros, essuie les yeux de son petit frère, l'embrasse et prend le chemin de sa demeure, en réprimant de grands soupirs.

On s'arrête devant une petite charrette d'où s'exhalent les parfums doux et amers des dernières fleurs, et Georgette choisit une belle touffe de chrysanthèmes neigeux, purs, ébouriffés, comme de menues têtes d'ange.

Quelques minutes après, les enfants sont dans les bras de leur mère. Les larmes de Georget, la rancune de Georgette contre le perfide petit Jacques, s'évaporent sous les douces paroles et les baisers.

La table est dressée. Les jolis chrysanthèmes, placés au milieu, dans un beau vase de cristal, sont entourés d'un friand dessert : pâtisseries et fruits.

Le coeur des mères devine toujours les attentions des petits enfants.

La suspension de cuivre doré verse sur tout cela sa lumière brillante.

Un parfum succulent qui vient de la cuisine révèle au gourmand petit Georges que ses mets favoris vont précéder le délicat dessert.

Un dernier regret lui fait dire :

—Ah ! maman chérie, comme j'aurais voulu t'offrir des marrons glacés ! Quand je serai grand et riche... je...

Un grand coup de sonnette interrompit sa phrase. Mme Ginou, la concierge, entre, tout essoufflée.

—Un paquet pour M. Georges et Mlle Georgette, dit-elle. Une vieille dame le leur envoie pour souhaiter la fête à leur maman. Le commissionnaire n'a pas pu m'en dire davantage.

Les doigts maternels dénouent la faveur rose, enlèvent le papier satiné, puis le couvercle ramagé d'or, et les marrons glacés apparaissent dans toute leur gloire.

Georget, un moment pétrifié par la joie, envoie des poignées de baisers dans la direction de la porte. C'est une manière d'exprimer sa reconnaissance envers la bienfaitrice inconnue. Puis il se jette dans les bras où s'était déjà blottie Georgette.

—Oh ! quel bonheur, maman ! s'écrie-t-il ; voilà mon souhait réalisé. C'est une bonne fée, comme il y en a dans les contes, qui nous envoie cela.

—Oui, mon mignon, répond la maman, qui ne comprend pas beaucoup plus que lui, mais heureuse de voir ses enfants heureux, et ne s'étonnant pas qu'une personne bienveillante ait voulu jouer auprès d'eux le rôle de la fée des friandises.

Et ainsi la malice de Jacques n'aura eu d'autre effet que de faire faire la connaissance des marrons glacés à deux petits gourmands qui, sans lui, eussent peut-être été bien longtemps sans y goûter.

Et voilà comme, souvent, en voulant jouer un mauvais tour, on arrive à un résultat opposé à celui qu'on se proposait.

YETTE NOEL.

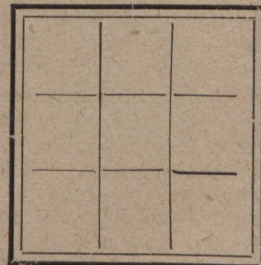
## JEUX ET AMUSEMENTS

### CHARADE

Mon premier de Noël rappelle la mémoire—  
Mon second, nom de nombre, est souvent usité—  
Mon tout, chrétien d'élite, est connu dans l'histoire  
Pour sa très grande charité.

### PROBLEME D'ARITHMETIQUE

Pour les Grands.



Disposer des chiffres dans ce carré, de façon à obtenir le nombre 15 dans tous les sens.

### SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 69

Enigme. — Eau.

Logogriphe. — Frais — fa — faire — frisé — fer — fi — fier — frai — rale — ré — ras — ris — rasé — ais — aise — air — aire — are — Asie — rais — ire — if — sire — si — serf — as — Ira — ai — aie — Aser — sa — se — saie.



**Théâtre National Français**

1440 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1736 Tél. March. 526

SEMAINE DU 24 AOUT

Le grand mélodrame

**LA CLOSERIE DES GENETS**

par A. D'Ennery.

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c, 40c, 50c et 60c.  
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c, 60c et 75c.

Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.



“ Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON BABY'S OWN**

Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SO P CO., MONTREAL

36\*\*-n-y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**Mécaniciens et Ouvriers.**

Pour enlever des mains la graisse, l'huile, la peinture, la rouille, etc., etc., le Savon de Goudron "Master Mechanic's" est sans rival. Ce savon cicatrise les plaies et assouplit la peau. Albert Toilet Soap Co., Montréal, Mfrs.

**CHOSSES ET AUTRES**

— Quatre-vingt-cinq pour cent des boiteux le sont du côté gauche.

— Les russes religieux ne mangent pas de pigeons, à cause de la sainteté attribuée à la Colombe de l'Écriture.

— L'impératrice douairière de Russie est un des plus grands amateurs de chevaux en Europe.

— Le Chinois écrit d'abord son surnom, puis ses titres, puis son ou ses prénoms.

— Depuis son avènement au pouvoir en 1896, le gouvernement Laurier a fait quarante-sept nominations de sénateurs.

— La population de l'antique Babylonie n'a pas dépassé 1,500,000 habitants. Sans doute, celle de Rome était-elle encore inférieure.

— L'Académie de Musique, à New-York, contient 4,700 personnes. Le plus vaste théâtre du monde est ensuite celui de Parme, en Italie, qui est bâti en bois, et peut renfermer 4,500 auditeurs.

— Sur les 287 papes, Léon XIII compris, dont 33 antipapes, 13 étaient d'origine française, 3 d'origine espagnole, 1 d'origine portugaise, 3 d'origine allemande, 1 d'origine hollandaise, 1 d'origine grecque et 1 d'origine alsacienne. Tous les autres papes ont été des Italiens.

— Lorsque vous vous couchez, mettez un mouchoir sous votre oreiller. Si vous êtes éveillé au cri de: "Au feu!" plongez-le dans l'eau ou attachez-le autour de votre tête en couvrant la bouche et le nez. Vous traverserez alors sans aucun danger la plus épaisse fumée. L'habitude de cette précaution vous rendra moins nerveux au jour du danger.

— La consommation de pétrole que l'on fait actuellement dans le monde est vraiment extraordinaire, et l'on se demande comment on pouvait faire jadis, à l'époque, assez peu éloignée d'ailleurs, où le pétrole était pour ainsi dire inconnu. A l'heure présente, on recueille annuellement, dans les divers puits, les divers gisements et sources pétrolifères quelque chose comme 31 milliards 350 millions de pintes de pétrole. La

Russie à elle seule en donne plus de 16 milliards de pintes, et les Etats-Unis 12 milliards à peu près, ce qui laisse peu pour la part des autres pays producteurs, Galicie, Java, Sumatra, Bornéo, Roumanie, Inde, etc.

— Le pont suspendu à Niagara fut construit en 1852-55; longueur, 1,268 pieds; coût, \$400,000.

— On calcule à cinq ans, la durée du service d'un cheval dans la cavalerie anglaise.

— En 1878, on attribuait à l'intempérance 45 morts par million; en 1901, 77 morts par million.

— Depuis l'abolition des droits sur le fret passant par les canaux canadiens l'accroissement de la transportation des grains par la route canadienne, au-dessus des lacs, a été considérable.

— D'après les dernières nouvelles reçues de Dawson City, on prétend que la récolte d'or sera plus considérable que l'an dernier.

— Au bord de la mer les fils télégraphiques faisant le service entre les différentes villes de la côte ne durent que quarante ans, ceux des départements manufacturiers où les communications sont incessantes durent seulement dix ans et parfois moins de temps.

— La plus magnifique bague qui soit en Amérique appartient, paraît-il, à M. Jacob Astor. Ce précieux joyau a été monté à Paris. Il se compose de trois grosses émeraudes entourées de diamants. Ces émeraudes sont les plus belles qu'on ait jamais vues dans Amsterdam, la cité de la belle joaillerie. Une émeraude sans défaut est une gemme fort rare. La bague est estimée à 70,000 francs par les experts.

— Le bois de cèdre et de pin que l'on emploie, comme poteaux en soutien, pour les lignes télégraphiques ou de chemins de fer urbains deviennent de plus en plus rares, tant l'exploitation de ces bois a été énorme. Déjà les commerçants de bois s'occupent de les remplacer par le "catalpa," originaire de la Caroline, arbre d'agrément, à larges feuilles de la famille des bignonacées. Ce bois existe en grandes quantités en plusieurs endroits de l'Amérique et a l'avantage de croître en ligne droite, en acquérant la hauteur désirable après une croissance de 16 à 18 années.

— Des capitalistes américains se préoccupent en ce moment de créer des assurances... pour les vieilles demoiselles!... Celles qui coiffent sainte Catherine seront bien un peu marries, mais elles auront une pension sans les tracass du ménage, et pour beaucoup peut-être, ce sera le bonheur avec moins d'aléa...

— Un médecin du temps du Grand Roi nous apprend qu'au XVIIe siècle, il était élégant de bourrer sa pipe de feuilles de thé, une plante d'avenir qui faisait alors sa première apparition dans notre pays. La haute société pouvait seule d'ailleurs se permettre un tel luxe, car le souchong valait vers 1660, son pesant d'or.

— Un poisson qui parvient à s'échapper en rompant une ligne de pêche, mais en gardant trois hameçons dans le corps, et qui revient se faire prendre quelques jours après par le même pêcheur, c'est ce qu'on peut appeler un curieux exemple... d'attachement! Or, on a vu tout dernièrement le fait se produire en Angleterre.

— Veut-on savoir la très simple méthode qu'emploient certains bohémiens ambulants pour empêcher celui qui fait la quête de détourner quelques sous à son profit? Ils le forcent à tenir constamment de la main droite le plateau ou la sébile et à garder prisonnière dans la main gauche une mouche vivante...

— Un savant a expérimenté dernièrement les effets des différents aliments... sur le caractère!... Mangez peu de carottes, vous serez moins nerveux, moins irritables, mais rattrapez-vous sur les pois qui vous donneront une douce gaieté. Quant à la laitue, elle fera l'effet d'un calmant et agira sur vous comme l'opium à faibles doses.

— Le roi Edouard VII a gardé les programmes de toutes les fêtes, de toutes les représentations théâtrales auxquelles il a assisté. Or, comme on ne donne pas aux princes des programmes ordinaires, ces milliers de carrés de soie ou de parchemin forment une collection des plus artistiques.

**L'HUMIDITE**

L'humidité est une cause de beaucoup d'enrouements, guéris rapidement par le BAUME RHUMAL.

**PROPRETE**



—Il crâne, le fils du patron, parce qu'il part pour la "Syrie".  
—Nous aussi, nous partons pour la "scierie" et nous ne crânon pas !

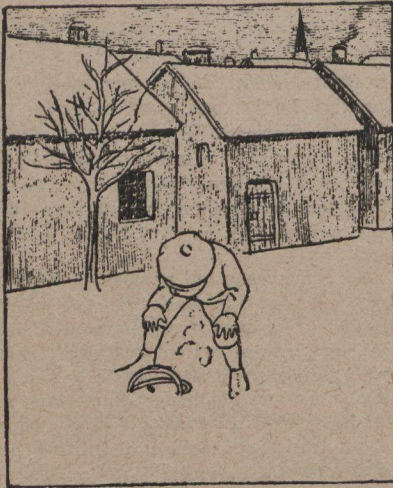


—Comment, Jean, vous vous lavez les pieds dans mon saladier!!!  
—Oh! que madame se rassure, la cuisinière m'a dit qu'il n'y avait pas de salade aujourd'hui.



**LE PICK-POCKET.** — Je cherche la place de la Bourse, impossible de la trouver!  
—Continuez, monsieur, continuez, vous allez la trouver à main droite.

## LE PIEGE



LE GOSSE. — C'est à vous dégouter du métier. Ces sales bêtes ne veulent pas se laisser prendre...



LE VIEUX MONSIEUR. — Que faites-vous là, petit malheureux, vous ne songez donc pas au crime que vous commettez en ravissant l'existence à un pauvre animal.

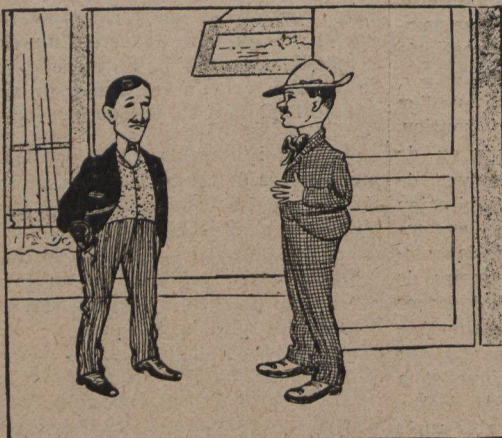


Donnez-moi cet instrument de torture, qui n'est bon qu'à faire souffrir les petites bêtes.



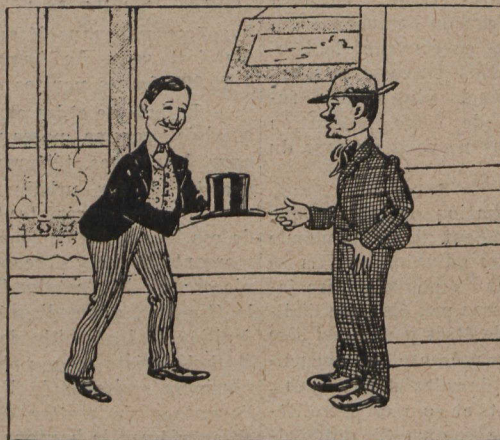
LE GOSSE. — Et même les grosses, monsieur.

## IL A TENU PAROLE

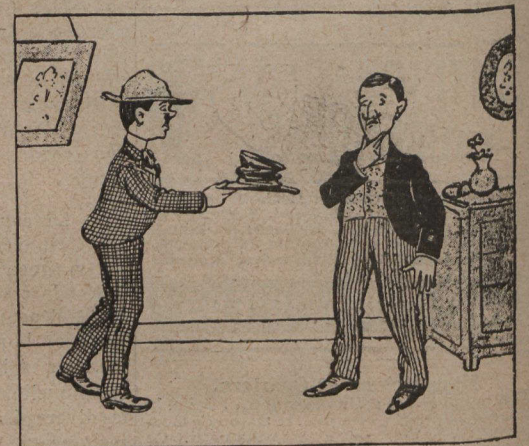


— Mon cher, je vais en soirée, et je viens te demander de bien vouloir me prêter ton gibus.

— Avec plaisir, vieux ; voilà l'affaire.



— Je te suis reconnaissant de ce service ; du reste, je compte te le rendre sous une autre forme.



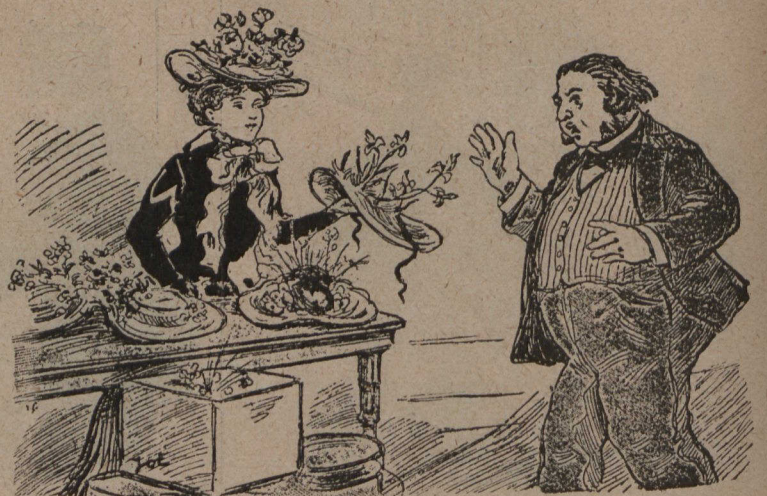
En effet, il le rendit sous une autre forme.

## UNE BONNE EPOUSE



— Ah ! si tu n'étais pas si mondaine, comme j'aimerais, par ce beau soleil, à partir à la campagne, respirer le parfum des fleurs et me reposer au milieu de la verdure.

— Mais, mon ami, je ne demande qu'à te contenter.



— Puisque tu aimes la verdure et les fleurs, voilà, mon ami !